



HAL
open science

L'état les lieux de la traduction dans la région euro-méditerranéenne

Ghislaine Glasson Deschaumes

► **To cite this version:**

Ghislaine Glasson Deschaumes. L'état les lieux de la traduction dans la région euro-méditerranéenne. Assemblée transeuropéenne pour traduire entre les cultures/revue Transeuropéennes. 2012. ⟨hal-03893589⟩

HAL Id: hal-03893589

<https://hal.science/hal-03893589v1>

Submitted on 11 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License



L'ÉTAT DES LIEUX
DE LA TRADUCTION
EN MÉDITERRANÉE

PARTENAIRES

Banipal, Londres

ÇEVBR, Istanbul

Conseil européen des Associations de Traducteurs Littéraires (CEATL), Bruxelles

Escuela de Traductores de Toledo, Tolède

Fondation du Roi Abdul-Aziz, Casablanca

Fondation Next Page, Sofia

Goethe Institut, Le Caire

Index Translationum (UNESCO)

Institut du monde arabe, Paris

Institut français du Proche-Orient, Damas, Beyrouth, Amman, Ramallah

Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (IREMAM/MMSH), Aix-en-Provence

Literature Across frontiers, Manchester

Swedish Institute Alexandria, Alexandrie

Università degli studi di Napoli l'Orientale, Naples

Université Saint-Joseph, Beyrouth

SOUTIENS

L'état des lieux a été réalisé avec le soutien de :
la Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh pour le dialogue entre les cultures,
le ministère de la Culture et de la Communication

ainsi que :

le Conseil régional Ile-de-France

l'Institut français

ÉTAT DES LIEUX DE LA TRADUCTION DANS LA RÉGION EURO-MÉDITERRANÉENNE

Un projet conduit par Transeuropéennes
et la Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh
pour le dialogue entre les cultures

Conclusions générales et recommandations

Synthèse et rédaction : Ghislaine Glasson Deschaumes

Secrétariat de rédaction : Anaïs-Trissa Khatchadourian

Les présentes conclusions et recommandations sont le fruit d'une élaboration collective de plusieurs mois. Elles ont bénéficié des avis éclairés et des lectures attentives de Yana Genova, Richard Jacquemond, Mohamed-Sghir Janjar, Elisabeth Longuenesse, Franck Mermier, Hakan Özkan.

Les synthèses chiffrées ont été réalisées avec l'aide de :
Sophie Brones

Direction du projet :

Ghislaine Glasson Deschaumes (Transeuropéennes)
et Gemma Aubarell (Fondation Anna Lindh)

Coordination : Anaïs-Trissa Khatchadourian,
avec la participation de Virginia Pisano (Transeuropéennes)
et Chaymaa Ramzy (Fondation Anna Lindh).

Avant-propos	6
Introduction.....	7
1. QUELLES DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES ET STATISTIQUES ?	10
2. L'ÉTAT DES INÉGALITÉS.....	12
- L'arabe, le turc, l'hébreu : aux périphéries dans le paysage de la traduction	13
- En arabe, en turc, en hébreu : les effets de centralités	15
- Langues dominantes/langues subalternes	18
- Contextes, mémoires, frontières	19
3. LES ÉDITEURS ET LES LIBRAIRES FACE AU DÉFI DE LA TRADUCTION	22
4. LE STATUT, LA FORMATION ET LA MOBILITÉ DES TRADUCTEURS.....	26
5. TRADUIRE LA LITTÉRATURE	30
6. TRADUIRE LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES	34
7. TRADUIRE LE THÉÂTRE	40
8. BIBLIOTHÈQUES ET TRADUCTION.....	44
Conclusion	47
Table des illustrations	49
Annexes.....	50
1.Synthèses.....	50
2.Etudes transversales.....	50
3.Etudes par paires de langues.....	51

AVANT-PROPOS

Ce sont presque deux années qui se sont écoulées depuis le lancement par la Fondation Anna Lindh, en étroite coopération avec *Transeuropéennes*, d'un important programme consacré à la traduction dans la région euro-méditerranéenne - un programme qui a déjà donné des résultats significatifs et qui a permis l'implication de toute une variété d'organisations et de personnes.

Pour la Fondation Anna Lindh, la traduction est un élément clé pour la promotion du dialogue interculturel entre les sociétés et pour le renforcement d'une identité commune fondée sur la diversité culturelle. Que ce soit dans le livre traduit, dans un spectacle de théâtre, dans l'interprétariat d'un propos, la traduction crée un espace de dialogue qui, pour caché qu'il soit, met en lumière la centralité des processus de communication et de transfert des savoirs.

L'idée d'entreprendre un état des lieux de la traduction dans la région euro-méditerranéenne remonte pour la Fondation Anna Lindh à l'année 2009 et à l'atelier « Créativité, mobilité, dialogue » qu'elle a organisé en Grèce afin d'identifier les principaux défis que posait la mise en oeuvre de son programme régional dans le domaine culturel. L'une des principales recommandations de cet atelier était de promouvoir la traduction comme soubassement des échanges culturels, de développer des partenariats entre les acteurs pertinents dans ce domaine et d'engager une première étape consistant à étudier la situation présente. Un an plus tard, en janvier 2010, la Fondation retenait l'idée, qui avait rencontré l'adhésion des membres de ses réseaux nationaux, et s'engageait dans un premier partenariat visant à intensifier la traduction dans la région euro-méditerranéenne et à en faire une pratique plus égale.

L'état des lieux, avec ses conclusions et recommandations, qui est présenté dans cette synthèse fournit des éléments clés pour bâtir sur le long terme une Stratégie euro-méditerranéenne pour la traduction et ses déclinaisons en termes d'actions. Il atteste du dévouement et de l'engagement de toutes celles et tous ceux, individus et organisations, qui ont oeuvré à une approche créative de la traduction, qui soit accessible à tous, qui constitue une ressource pour ces chercheurs, un carnet de route pour les opérateurs culturels et un outil de politique culturelle pour les décideurs et les financeurs. De plus, cet exercice a permis la constitution d'un jeune et solide réseau réunissant des traducteurs, des éditeurs et d'autres acteurs impliqués dans le domaine de la traduction.

Que soient particulièrement remerciés tous ceux qui ont contribué à cet immense travail. La Fondation Anna Lindh se félicite de l'avoir retenu dans ses projets et d'avoir pu compter sur le soutien et le dévouement de ses partenaires. Les résultats du programme, ses recommandations et ses conclusions, seront très largement diffusés et mis en valeur afin de promouvoir de futures actions et d'enrichir ce domaine hautement significatif pour faire le pont entre des idées, des cultures, des histoires, des traditions et élargir les horizons culturels des uns et des autres.

Andreu Claret
Directeur exécutif

INTRODUCTION

Après la création du Partenariat euro-méditerranéen, en 1995, qui portait les espoirs d'une génération pour faire lien entre les rives, une longue période de marginalisation des échanges culturels a prévalu. Lorsque les projets de coopération culturelle et artistique, initiés pour beaucoup par le secteur non-gouvernemental, ont commencé d'émerger, souvent sous la bannière interculturelle, ils ont rarement été accompagnés d'une réflexion critique sur les conditions de l'échange et la nature des relations ainsi créées¹. Dans le même temps, une approche consensuelle du « dialogue interculturel » a tendu à faire oublier, d'une part, la réalité de la différence des langues, des mondes qu'elles portent, et, de l'autre, l'impact des hégémonies culturelles sur les rapports entre les sociétés euro-méditerranéennes. Plus spécifiquement, les enjeux culturels et politiques de la traduction dans les échanges euro-méditerranéens n'ont jamais fait l'objet d'une quelconque attention, si ce n'est de la part du Comité des Sages mis en place par Romano Prodi pour préfigurer la création de la Fondation euro-méditerranéenne pour le dialogue entre les cultures.

Pourtant, comme le souligne le texte fondateur du projet *Traduire en Méditerranée*, de 2008, la traduction est un levier du développement culturel et social, participant au renouvellement des formes et des modes d'échange, dans les domaines sociaux, économiques, politiques, intellectuels et artistiques. Traduire démocratise l'accès aux savoirs et permet plus largement le voyage des œuvres, des idées, des imaginaires. Mais la traduction fertilise aussi la langue, en incorporant et transposant les nouveaux lexiques scientifiques et techniques, les nouveaux concepts de sciences humaines et sociales, en renouvelant les imaginaires et les modes de représentation. De ce fait, la traduction conduit à revaloriser les langues, dans leur richesse et leur diversité, en plein accord avec les priorités de la convention de l'UNESCO sur la diversité des expressions culturelles. Enfin, traduire, c'est aussi se confronter aux différends et aux intraduisibles, qu'il ne s'agit pas de masquer. Geste d'émancipation à l'égard d'une conception fermée de l'identité, traduire invite à construire un rapport aux altérités dégagé des stéréotypes et des peurs. « C'est pour l'ensemble de ces raisons que la traduction, en tant que pratique et en tant que visée interculturelle, doit devenir une priorité euro-méditerranéenne de long terme », concluait le texte. C'est à partir de cette vision partagée que se sont fédérés les partenaires de l'état des lieux, membres, pour la plupart, du réseau *Traduire en Méditerranée*.

L'état des lieux de la traduction en Méditerranée est un fait sans précédent, tant du fait de son objet que de la perspective qu'il emprunte. Tandis que la plupart des rapports et études sur les réalités culturelles euro-méditerranéennes se concentrent sur les manques à palier dans le monde arabe, le présent état des lieux questionne aussi les pratiques prévalant dans l'Union européenne, en Turquie, en Israël, et la réalité des échanges entre les sociétés impliquées dans l'Union pour la Méditerranée.

La première finalité de cet état des lieux est donc de tendre au partenariat euro-méditerranéen un miroir, celui de la traduction. A la lumière de la traduction, quelle est en effet la réalité de nos échanges aujourd'hui et depuis 20 ans ?

La seconde finalité de l'état des lieux est d'éclairer le rôle crucial de la traduction des œuvres de l'imaginaire et de la pensée (littérature, sciences humaines et sociales, théâtre, littérature de jeunesse) dans le développement d'une interculturelité, tout en mettant en lumière les nombreuses difficultés qu'elle pose en termes économiques, culturels, politiques.

La troisième finalité de l'état des lieux est de poser les jalons d'un programme euro-méditerranéen pour la traduction de nature structurante, nourri de connaissances étayées, tant en terme de données chiffrées, jusque là inexistantes, que d'observation des pratiques. A partir de conclusions générales, les recommandations dégagées sont à destination des parties prenantes à la Stratégie culturelle euro-méditerranéenne et à la Politique européenne de voisinage sur son versant « euro-méditerranéen » ; des responsables des politiques culturelles des Etats membres de l'Union pour la Méditerranée ; des programmes nationaux ou privés d'aide à la traduction ; des acteurs de la chaîne de la traduction, à savoir les traducteurs et associations de traducteurs, les éditeurs, les libraires, les bibliothèques, les médias.

L'état des lieux constitue ainsi une plongée dans un aspect jusque-là négligé des relations euro-méditerranéennes, la réalité des traductions et des échanges dans les domaines de la littérature, au sens large, et des savoirs en sciences humaines et sociales. Sa conduite ressemble à une marche en forêt profonde, où les chemins tracés sont rares et où l'horizon ne se laisse entrevoir qu'au terme d'un long parcours – une marche forcément lente, où les détails foisonnent et doivent être toujours soulignés pour rendre compte de la diversité mosaïque des situations.

¹ - A l'exception, par exemple, du travail mené par la Fondation européenne de la Culture en 2007 et 2008, dont témoigne l'ouvrage *Managing Diversity [Art And – The Art Of – Organisational Change]*, ouvrage collectif, Ed. Metsenshitt, Amsterdam, oct. 2008.

Engagé au printemps 2010, l'état des lieux se clôt à l'automne 2011. Dans l'intervalle, la crise financière et économique s'est déployée en Europe, laissant planer toutes sortes d'incertitudes. Dans l'intervalle, les soulèvements et révolutions arabes ont créé de nouvelles réalités, modifié sans doute les perceptions, ouvert de nouveaux possibles. Les contextes sont donc mouvants et ils infléchiront les réalités de demain. L'état des lieux s'attache, lui, à cerner les constantes et les évolutions sur les 20 à 25 dernières années. Les pistes de travail qu'il esquisse s'inscrivent dans une perspective de plus long terme.

Fait plutôt rare et remarquable dans le monde contemporain, où les logiques de productivité et d'efficacité imposent une temporalité de l'immédiateté, l'état des lieux de la traduction en Méditerranée a opéré le ralentissement nécessaire à une meilleure connaissance et compréhension de l'existant, à partir de laquelle il est désormais possible de construire rapidement des stratégies et actions de long terme.

Eu égard à la difficulté de l'entreprise, la confiance dont le projet a bénéficié doit être soulignée. Nous remercions ainsi chaleureusement l'ensemble des partenaires du projet, les auteurs des études et des synthèses, les équipes engagées dans la réalisation de chantier, pour leur engagement, leur dévouement, la qualité de leur travail. De même, le projet doit beaucoup à l'appui intellectuel et moral que des écrivains, traducteurs, universitaires, éditeurs, responsables de projets culturels lui ont apporté, ainsi qu'aux appuis institutionnels de quelques uns, qui ont cru en son utilité. Nous leur témoignons ici notre reconnaissance.

Les présentes conclusions générales ont vocation à dégager de grandes tendances, en éclairant aussi souvent que possible la complexité et la multiplicité des situations décrites, la richesse des acteurs. Elles n'ont ni la prétention, ni l'ambition d'être exhaustives. Elles appellent ainsi à la lecture des synthèses thématiques et des études réalisées au fil de 18 mois intenses de travail, toutes riches de nombreux éléments de précisions sur les situations et les acteurs, et d'analyses fines. Elles se veulent des jalons pour un débat « entre les rives » que nous souhaitons égal, fécond, imaginatif.

L'état des lieux : qui ? Comment ?

La conduite du projet

Proposé par *Transeuropéennes* lors de l'atelier de lancement du réseau et du projet *Traduire en Méditerranée*, à Marseille, en octobre 2008, l'idée d'un état des lieux de la traduction dans l'espace euro-méditerranéen a retenu l'intérêt² de la Fondation Anna Lindh, qui en a fait, en 2010 et 2011, l'axe majeur de son Programme euro-méditerranéen pour la traduction. Ce programme a été co-organisé avec *Transeuropéennes* et *Literature Across Frontiers* en 2010, co-organisé avec *Transeuropéennes* en 2011. La conception et la mise en œuvre de l'état des lieux repose sur le travail collectif mené depuis 2009 par les partenaires de *Traduire en Méditerranée*. Sans cette dynamique commune, et sans le soutien conjoint de la Fondation Anna Lindh et du ministère français de la Culture et de la Communication, ce chantier improbable n'aurait pu prendre forme.

En 2010 et 2011, l'état des lieux, coordonné par *Transeuropéennes*, s'est traduit par la commande de 69 études par paires de langues et par thèmes, coordonnées respectivement par *Transeuropéennes* [36], the Next Page Foundation [21], la Escuela de Traductores de Toledo [4], l'Université Orientale [3], *Literature Across Frontiers* [3], ÇEVİR [1], Fondation du Roi Abdul-Aziz [1]. Une dizaine de synthèses ont été confiées par *Transeuropéennes* à des universitaires, chercheurs, traducteurs, professionnels de l'édition, pour mettre ces travaux en perspective. Les premiers éléments de l'état des lieux ont été publiés sur le site de *Transeuropéennes* en décembre 2010, la plupart des études par paires de langues en été 2011, et la publication court jusqu'au début 2012. Compte-tenu de conditions financières peu favorables et de délais de réalisation serrés, un certain nombre d'études prévues en 2011 ont dû être reportées. Ces manques sont signalés dans les synthèses³.

² - Priorité retenue lors de la Réunion culturelle de Rhodes, organisée par la FAL en septembre 2009.

³ - La liste complète des études par paires de langues, études transversales et synthèses est donnée en annexe. Les études sont publiées en ligne sur www.transeuropeennes.eu

En parallèle à ce travail, des réunions préparatoires ont été organisées dans la région euro-méditerranéenne, listées dans les annexes des présentes conclusions. Deux séminaires de discussion et de synthèse ont été organisés, l'un par la Fondation Anna Lindh, en 2010 à Alexandrie, avec *Transeuropéennes* et *Literature Across Frontiers*, l'autre par *Transeuropéennes* avec la Fondation Anna Lindh, à la Fondation Royaumont en juin 2011. Les conclusions générales et les recommandations s'appuient sur leurs résultats.

Les domaines couverts

Alors que la plupart des études ou recherches sur la traduction tendent à se porter exclusivement sur la description et l'analyse des marchés et sur la littérature exclusivement, l'état des lieux de la traduction dans la région euro-méditerranéenne prend en compte toute la **chaîne de traduction** : auteurs, traducteurs, éditeurs, libraires, bibliothèques, programmes d'aide à la traduction, médias – et peut constituer en cela un modèle.

Il couvre la **traduction littéraire dans son sens le plus large**, puisqu'il inclut l'important volet de la traduction des sciences humaines et sociales, toujours négligé et pourtant fondamental, ainsi que le théâtre et la littérature de jeunesse.

Il prend en compte la traduction **dans tous les sens** : pas seulement du nord au sud, mais aussi du sud au nord, de l'est vers l'ouest, de l'ouest vers l'est, soulignant la nécessité de renouveler les géographies imaginaires qui président aux échanges culturels.

Il comporte une nécessaire évaluation quantitative, mais consiste encore davantage en un ensemble d'analyses qualitatives.

Les études et leurs auteurs : une pépinière

Les études par paires de langues ont toutes été réalisées selon un **même cahier des charges**, fixé en juin 2009.

Dans la mesure du possible, les études se sont appuyées sur les données bibliographiques existantes, lorsqu'elles sont fiables et complètes. Dans la majorité des cas, elles ont inclus une collecte des données bibliographiques, lorsque le volume et l'accessibilité des données à collecter le permet. Dans le cas où le volume des données ne permettait pas un référencement détaillé et où les sources étaient jugées aléatoires, l'état des lieux a procédé par estimations. Ces cas sont toujours spécifiés, y compris dans les graphiques facilitant la lecture de l'état des lieux.

L'état des lieux a mobilisé près de 64 traducteurs littéraires, chercheurs (doctorants, post doctorants) compétents dans les métiers du livre et de la traduction et/ou formés en littérature comparée, sciences humaines et sociales, ainsi que des professionnels du livre et de la lecture⁴).

Les synthèses ont été réalisées par des universitaires, chercheurs, professionnels expérimentés et ont fait l'objet d'une lecture par les pairs.

Une partie des études est traduite dans au moins deux langues, ou le sera prochainement. Toutes les synthèses font l'objet d'une traduction en anglais, français et arabe, et certaines d'entre elles sont également en cours de traduction en turc.

La boîte à outils du projet

Un bureau virtuel a permis de mettre à disposition des partenaires du projet et des chargés d'études un ensemble de documents collectés au fil du chantier : données bibliographiques, travaux en cours, rapports ou études utiles, etc. Ce centre de ressources reste ouvert et continue d'être alimenté de nouveaux documents.

Le site internet public du projet répond quant à lui à la double nécessité de publier en libre accès l'ensemble des résultats de l'état des lieux, prémices d'un observatoire permanent de la traduction dans la région euro-méditerranéenne, et de constituer un « portail ».

Le réseau social Traduire en Méditerranée

Un groupe Facebook est désormais ouvert pour les auteurs de l'état des lieux, les traducteurs, les personnes impliquées dans les processus de traduction entre les rives, pour discuter les conclusions et recommandations, compléter les informations, partager un certain nombre d'expériences. Il est un point de rendez-vous pour toutes les personnes intéressées par le développement d'un programme euro-méditerranéen pour la traduction.

⁴ - Liste en annexe.



QUELLES
DONNÉES
BIBLIOGRAPHIQUES
ET STATISTIQUES ?

L'état des lieux s'est heurté à la très grande difficulté que constitue l'absence de données bibliographiques fiables, complètes, et unifiées, dans un bon nombre de pays concernés. Les données nationales concernant les œuvres traduites sont souvent incomplètes, omettant le titre de l'œuvre originale, parfois le nom de l'auteur dans la langue source, le nom du traducteur, la langue de traduction.

Les données de l'Index Translationum (IT) de l'UNESCO, qui ont ces dernières années systématiquement servi de base de données bibliographiques pour les travaux de recherche et les études sur la traduction, se révèlent très incomplètes, voire partielles, pour la plupart des langues et pays traités par l'état des lieux. Elles comportent en outre des erreurs, relevées par plusieurs études. En définitive, elles ne constituent pas à ce jour une ressource fiable pour les analyses au niveau euro-méditerranéen.

Cependant, la situation de l'Index Translationum s'est modifiée de manière significative entre le début et la fin de l'état des lieux. Il faut souligner et saluer l'immense chantier engagé pour collecter et compléter les données, qui va de paire avec la mise en place d'un nouveau logiciel de compilation et de recherche des données. La coopération et la disponibilité dont a fait preuve l'équipe de l'IT ont été précieuses pour préciser, sur la base des plus récentes mises à jour, certaines données restées imprécises. Nous tenons à lui exprimer notre reconnaissance.

Les auteurs des études pour l'état des lieux ont donc dû mener une collecte bibliographique minutieuse à la fois sur le terrain et en croisant des sources bibliographiques diverses.

Au nombre des difficultés liées à l'établissement des bibliographies, la question du classement des titres selon la bibliothéconomie mondiale a posé de nombreux problèmes, les catégories actuelles (qui séparent littérature/religion/philosophie, par exemple) n'étant pas nécessairement en phase avec le patrimoine classique arabe. Un auteur peut ainsi être tantôt référencé en « religion », tantôt en « philosophie », voire en littérature.

Outre les données bibliographiques collectées à l'occasion des études, l'état des lieux s'est appuyé sur des outils reconnus comme modèles, en particulier la base de données bibliographiques des œuvres de sciences humaines et sociales traduites, constituée par la Fondation du Roi Abdul-Aziz Casablanca, à partir du fonds de sa bibliothèque. Cette base sert notamment de modèle au projet de base de données de la Escuela de Traductores de Toledo¹.

Les déficits de connaissance, les zones d'ombre portent également sur de nombreux autres aspects de la chaîne de la traduction : statut, formation, rémunération et reconnaissance des traducteurs, modes de travail des éditeurs et informations sur le marché de l'édition et de la librairie, pratiques de lecture, etc. Dans les pays du monde arabe et dans d'autres pays partenaires de l'UpM, le déficit général de données statistiques et d'analyse des pratiques rend l'exercice particulièrement complexe.

¹ - Voir <http://www.uclm.es/escueladetraductores/investigacion/encurso.asp> [consulté le 22 octobre 2011]

POUR LES DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES

↳ POLITIQUES NATIONALES :

Dans les pays où les données bibliographiques sont manquantes, un chantier urgent doit être ouvert par les États, notamment pour les bibliothèques nationales et universitaires, pour la constitution, sur la base du dépôt légal, de fichiers exhaustifs des œuvres traduites, couvrant l'édition publique comme l'édition privée.

↳ UN FORMAT COMMUN POUR LES DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES :

Pour les notices bibliographiques des œuvres traduites, les champs suivants devraient être renseignés : Titre / Auteur (dans les deux graphies, le cas échéant) / Traducteur / Éditeur / Année de publication / Ville / Pays / Classification / ISBN / Titre original / langue à partir de laquelle l'œuvre est traduite / si possible, éditeur de l'édition originale.

Ces mêmes champs devraient également être retenus par toutes les autres organisations travaillant à la constitution de bases de données bibliographiques thématiques d'œuvres traduites, le cas échéant avec une classification Dewey simplifiée.

↳ UNE RESPONSABILITÉ PARTAGÉE PAR LES ÉDITEURS :

Les éditeurs ne renseignent pas toujours l'ensemble des données utiles à la bonne indexation du livre traduit. Les éditeurs devraient clairement informer sur les points suivants : Titre / Auteur (dans les deux graphies, le cas échéant) / Traducteur / Éditeur / Année de publication / Ville / Pays / Classification / ISBN / Titre original / langue à partir de laquelle l'œuvre est traduite / éditeur et année de l'édition originale ayant servi pour la traduction.

POUR LES DONNÉES STATISTIQUES

↳ POLITIQUES NATIONALES ET PARTENARIAT CULTUREL DE L'UNION POUR LA MÉDITERRANÉE :

Le développement de données statistiques dans le secteur du livre, de la traduction et de la lecture devrait faire l'objet d'une attention accrue de la part des pouvoirs publics des pays membres de l'Union pour la Méditerranée.

POUR UN OBSERVATOIRE EURO-MÉDITERRANÉEN DE LA TRADUCTION :

↳ COOPÉRATION EURO-MÉDITERRANÉENNE

Il a été recommandé, lors du séminaire d'Alexandrie, de poursuivre le chantier entamé avec l'état des lieux et de maintenir une activité d'observation de la traduction dans l'espace euro-méditerranéen, dans les années qui viennent. Cependant, cette activité n'a de sens que si elle est articulée à des activités de développement de la traduction dans le cadre euro-méditerranéen.

L'état des lieux de la traduction révèle un déficit quantitatif et qualitatif général de traduction et une inégalité flagrante entre les rives. Il est une plongée dans la double réalité des logiques de centralités et de périphéries qui structurent les échanges dans la région et des hégémonies culturelles qui y prévalent.

Pour la première fois, des estimations chiffrées ont été dégagées sur une large échelle, en s'appuyant sur le croisement des sources bibliographiques disponibles et sur des enquêtes de terrain. Ces données demandent à être affinées par la suite, dans le cadre d'un observatoire plus permanent. Par ailleurs, l'approche quantitative ne saurait en aucun cas épuiser l'analyse. En effet, les réalités de la traduction dans la région euro-méditerranéenne appellent une approche qualitative critique de toute la chaîne de traduction, à quoi s'attache le présent état des lieux.

L'arabe, le turc, l'hébreu : aux périphéries dans le paysage de la traduction

De l'arabe

Dans de nombreux pays de l'Union européenne, on traduit un livre de l'arabe pour 1000 traductions, et le rapport de proportion n'avoisine que rarement 1 pour 100.

L'arabe comme langue source représente 0,64% des œuvres traduites en français entre 1985-2000 (1065 livres traduits sur la période), 0,23% en Espagne entre 1995 et 2010 (472 titres), 0,11% des œuvres traduites entre 1997 et 2008 en Italie (178 titres), 0,09% des traductions en Pologne entre 1986 et 2004 (55 titres). Celles-ci sont quasi inexistantes dans certains pays d'Europe centrale et orientale comme la Slovaquie, Slovénie, République tchèque, dans les pays baltes, par contre significatives en Serbie ou en Bosnie-Herzégovine. Pour mémoire, l'arabe représente 221 millions de locuteurs dans le monde.

Les pays qui ont traduit le plus de l'arabe dans les 20 à 25 dernières années sont la Turquie (1161) et la France (1065), la Bosnie-Herzégovine (513), puis l'Allemagne et la Suisse (508), l'Espagne (472 sur la période 1995-2010), l'Italie (317), la Serbie (147). Les pays ayant traduit entre 50 et 60 titres sur la même période sont la Slovénie, la Roumanie, la Pologne et la Bulgarie, tandis que les pays ayant traduit

en 20 ans entre 40 et 20 traductions sont la Finlande, la Slovaquie, la République tchèque, la Macédoine, la Lituanie, la Croatie. L'absence de données chiffrées globales sur la période 1985-2010 pour le Royaume-Uni et l'Irlande ne permet pas de dégager de pourcentages sur le long cours. Pour la seule littérature, les traductions de l'arabe (UK, Etats-Unis, Egypte) vers l'anglais font apparaître 300 titres dont 108 publiés au Caire. Quant aux traductions de l'arabe vers l'hébreu, elles restent elles aussi marginales dans le paysage éditorial d'Israël, dont 20% des citoyens sont arabophones (50 titres traduits en 25 ans).

Les traductions de l'arabe sont en augmentation significative depuis 25 ans, quoi que de manière inégale selon les pays. Ce phénomène, particulièrement marqué sur la dernière décennie, doit toutefois être rapporté à l'augmentation générale du nombre de traductions dans l'ensemble des pays enquêtés.

La traduction de l'arabe vers les langues de l'UE, vers le turc et vers l'hébreu est amplement dominée par les œuvres littéraires, et plus précisément les œuvres d'auteurs contemporains. Sur la dernière décennie, pour l'Union européenne, les publications religieuses font souvent jeu numérique égal avec la littérature, « en particulier dans

De l'arabe

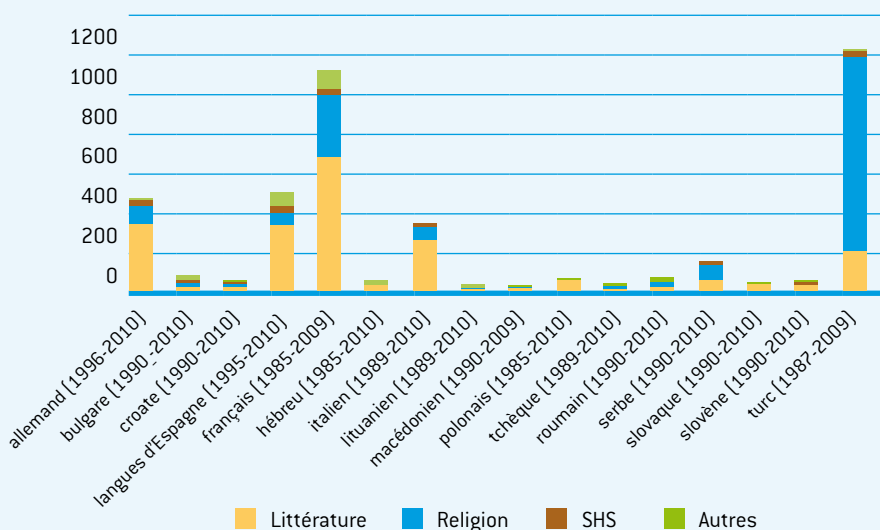


Figure 1. Répartition des ouvrages traduits de l'arabe par langues et grandes catégories sur les 20 à 25 dernières années, sur la base des recensions bibliographiques réalisées pour les études de l'état des lieux.

Nota bene : Les données fournies pour l'anglais étant incomplètes (littérature seulement), il n'est pas possible d'établir un comparatif pour cette langue. Le nombre total d'œuvres traduites de l'arabe en turc est de 1161 titres, dont 220 titres pour la littérature, mais la répartition SHS/religion est seulement estimative.

les pays où vivent des populations musulmanes nombreuses, autochtones ou issues de l'immigration » (Richard Jacquemond). Ces dominantes se font au détriment des textes classiques, d'une part, des essais, du débat d'idées et de la production en sciences humaines et sociales, de l'autre. Par exemple, en France, pays de l'UE qui traduit le plus d'auteurs arabes, les sciences humaines et sociales ne représentent que 20 titres sur 1065, soit 1,87%, à peine plus qu'en Italie (1,5%) et bien moins qu'en Espagne. Richard Jacquemond nuance cependant ces données en rappelant que l'arabe comporte un « vaste patrimoine classique pour lequel les divisions bibliothéconomiques modernes n'ont pas grand sens (les mêmes ouvrages sont tantôt classés en « littérature », tantôt en « religion », tantôt en « philosophie ») ».

Cependant, à travers ces rapports de proportion se dessine une des données majeures de l'inégalité des échanges et de la construction des hégémonies du savoir dans l'espace euro-méditerranéen.

Du turc

Le turc représente un pourcentage encore plus faible, notamment à l'ouest de l'Europe : 0,15% des traductions en français sur 25 ans, 0,06% en Italie sur la période 1997-2008, 0,05% en espagnol entre

2000 et 2007, 0,05% en Pologne. En Bulgarie, il est plus significatif, avec 0,57% des traductions, 1,76% en Macédoine.

Les langues dans lesquelles le turc est le plus traduit depuis 20 à 25 ans sont l'allemand, avec 748 titres, le français (240), le grec (189), le bosnien (140), le bulgare (134), l'italien (121), l'arabe (107 titres selon estimation), l'espagnol (106), le macédonien (91). Pour l'anglais (Royaume-Uni et Irlande), et pour la seule littérature, 48 titres seulement sont dénombrés. En finnois, néerlandais, polonais, roumain, serbe, lituanien, croate, tchèque ou slovaque, le nombre est égal ou inférieur à 30 titres. Sur les 14 titres traduits en néerlandais, 9 sont traduits via une langue tierce. En Israël, la traduction du turc est également marginale (sous réserve, 7 titres, 0,05% du total des titres traduits identifiés).

Les études soulignent un intérêt croissant pour la culture turque depuis le début des années 1990, avec un nombre de traductions en constante augmentation. Toutefois, comme pour l'arabe, mais selon d'autres lignes de division, il existe des différences importantes entre pays européens. En particulier, les pays des Balkans, qui partagent avec la Turquie une histoire ottomane commune et comptent aussi des populations musulmanes et turcophones, traduisent proportionnellement davantage que les autres pays d'Europe. Quant à la traduction du turc en arabe, elle fait apparaître des disparités

Du turc

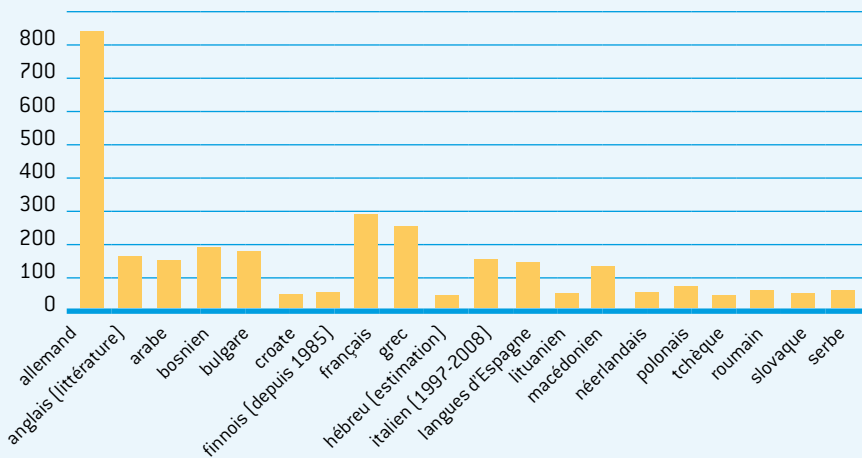


Figure 2. Nombre de livres traduits du turc dans les 20 à 25 dernières années, sur la base des recensions bibliographiques réalisées pour les études de l'état des lieux. [Données ISBN turques]

Les données pour l'anglais valent seulement pour la littérature. Les données pour l'hébreu sont données sous réserve.

De l'hébreu

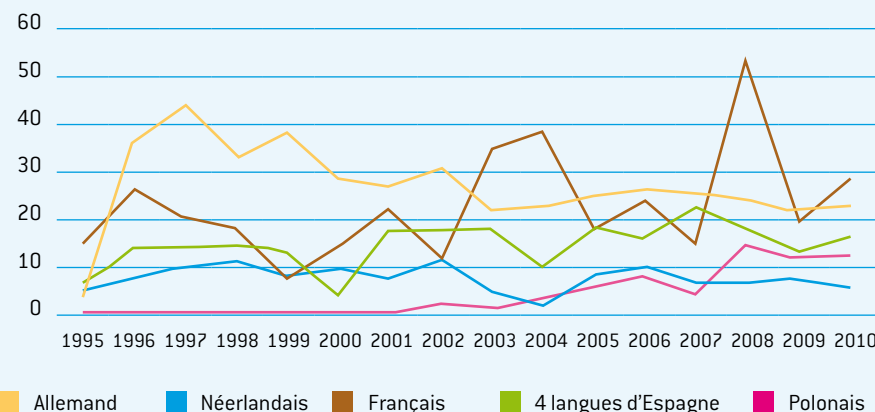


Figure 3. Nombre de livres traduits de l'hébreu dans 5 langues (1995-2010). Les données pour les autres langues sont incomplètes ou imprécises et ne permettent donc pas un comparatif.

importantes entre les pays, la Syrie ayant visiblement joué un rôle précurseur en traduisant un auteur comme Orhan Pamuk dès 1989 et constituant une ressource en matière de traducteurs turc-arabe. Le débat d'idées, les essais, les sciences humaines et sociales traduites du turc occupent en général une place marginale. Les Balkans font exception, pour les raisons déjà citées, et l'on relève un intérêt marqué pour les productions universitaires et journalistiques concernant l'islam, l'histoire ottomane, l'histoire et la politique turques. En Allemagne, les traductions du turc portent pour une très large part sur les œuvres religieuses, la littérature religieuse en générale, y compris pratique, ainsi que les livres sur l'islam, l'histoire de l'islamisme, la littérature de jeunesse.

L'offre disponible laisse en général de côté les grands classiques de la littérature ottomane et les auteurs turcs de la première moitié du XX^e siècle. L'augmentation du nombre de traductions du turc constatée notamment sur les 5 dernières années est due au programme turc d'aide publique à la traduction, TEDA, créé en 2005.

De l'hébreu

Les contraintes financières et de temps rencontrées pour l'état des lieux n'ont pas encore permis d'étendre les études sur la traduction de l'hébreu à la plupart des langues européennes. Cependant, à partir des recherches de Yaël Lerer et des études réalisées par la Escuela de Traductores de Toledo (dans les langues d'Espagne), par Literature Across Frontiers (pour la littérature seulement, au Royaume Uni et en Irlande), ainsi que des données collectées auprès d'organismes tels que l'Institut polonais du livre, quelques tendances peu-

vent être dégagées. Tout d'abord, la traduction de l'hébreu dans les pays de l'Union européenne a bénéficié, comme le turc ou l'arabe, d'une augmentation générale du nombre des livres traduits. En Espagne, la moyenne annuelle de livres traduits de l'hébreu a plus ou moins doublé, même si cette évolution s'est faite en dents de scie (5 livres traduits en 1995, 12 livres traduits en 2009). En France, en Allemagne, sur les dix dernières années, le nombre de titres traduits est relativement important (entre 50 et 70). En Pologne, alors qu'on ne comptait que 2 titres sur 1990-2000, le nombre de traductions a doublé dans les 5 dernières années et la moyenne est aujourd'hui d'une dizaine de titres par an. Les langues dans lesquelles l'hébreu est le plus traduit sont l'allemand, le français (environ 500 titres), l'anglais (168 titres pour la littérature seulement au Royaume Uni & Irlande), l'espagnol (154 en 15 ans), le néerlandais (152), suivis du polonais (89 titres) et du portugais (86 titres). Là encore, la littérature contemporaine domine largement, en proportion du fait que la création littéraire en hébreu moderne est relativement récente. En France, qui compte une communauté juive importante, de nombreux livres portant sur le judaïsme sont traduits. Dans les pays dont les données permettent une comparaison (France, Allemagne, Pays-Bas, Espagne), les sciences humaines et sociales constituent en moyenne 12% en Allemagne, 16% en Espagne, 10,2% en France. Dans son étude, Yaël Lerer note une bonne présence de la littérature de jeunesse traduite de l'hébreu, notamment des récits pour enfants parlant de la Shoah.

La traduction de l'hébreu est appuyée par l'Institute for Translation of Hebrew Literature (ITHL), fondé en 1962, et qui « commande, soutient et/ou supervise les traductions en 66 langues »¹.

¹ www.ithl.org [consulté le 19 novembre 2011]

En arabe, en turc, en hébreu : les effets de centralités

Sur les 25 dernières années, et tous genres confondus, l'anglais est la langue source dominante pour les traductions vers l'arabe, l'hébreu, le turc. Cette donnée ne constitue pas une surprise, car elle est à l'image des constats déjà livrés au sein de l'Union européenne notamment, pour le plus récent, par le Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL)², par des rapports d'expertise³ ou encore par des universitaires et chercheurs se penchant, comme la sociologue Gisèle Sapiro, par exemple, sur la « globalisation éditoriale »⁴. Le rapport de la Fondation Next Page *Lost and Found in Translation*⁵ avait également mis ce phénomène en lumière dans le monde arabe en 2005.

En arabe

Les estimations se rejoignent sur une moyenne de livres traduits au cours des dix dernières années de 1500 à 2000 titres par an, la

moyenne étant plus faible sur la décennie antérieure. Ainsi, sous toutes réserves, on peut estimer qu'environ 35 000 titres ont été traduits en arabe dans les 20 dernières années. Richard Jacquemond évalue la part globale des traductions dans la production éditoriale arabe à 6%.

L'anglais représente 95% des traductions dans les pays du Golfe, près de 75% des traductions en Egypte, environ 72% au Liban, entre 20% et 30% au Maghreb. Le français est marginal dans les pays du Golfe, représente 10% des traductions en Egypte, plus de 60% dans les pays du Maghreb, autour de 20% au Liban ou en Syrie. Au total, le nombre de titres traduits du français est évalué à 4100 titres environ.

Des langues comme l'allemand, l'espagnol ou l'italien ne représentent qu'un faible pourcentage des traductions, entre 1 et 2%. Dans la région du Grand Beyrouth, elles viennent après le persan, comme le montre l'étude effectuée par l'Union des traducteurs arabes en 2010⁶ – langue également très présente dans le Programme national de traduction égyptien (8,8%). L'étude de la Fondation du Roi Abdul-Aziz montre que 6% des titres en sciences humaines et so-

² - www.ceatl.org

³ - Par exemple le *Diversity Report*, publié annuellement, par Rüdiger Wischenbart Content and Consulting, <http://www.wischenbart.com/diversity/>

⁴ - Gisèle Sapiro, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Nouveau Monde Éditions, janvier 2009

⁵ - *Lost and Found in Translation*, <http://www.npage.org/en>

⁶ - Recensement réalisé par Zeina Toufeily et Nahwa Skafi à la demande de l'UTA, sous la direction des professeurs Hayssam Kotob et Bassam Baraké, présenté par Bassam Baraké à l'UNESCO, Paris, les 22 et 23 février 2010.

ciales (incluant la religion, la théologie) sont traduits du persan sur la période 2000- 2009⁷. Encore plus marginaux, les auteurs d'Europe centrale et orientale ou de l'Europe du Sud-Est représentent seulement 130 titres sur dix ans pour tout le monde arabe, contre 1297 titres recensés de l'arabe dans les onze langues étudiées pour l'état des lieux. Pour le turc, 107 titres ont été recensés. La présence des auteurs portugais, par exemple, est marginale, en dépit de noms majeurs de la littérature mondiale.

La traduction en arabe est incontestablement en nette augmentation sur la dernière décennie, dans tous les domaines. Cela tient, comme le souligne Franck Mermier, à « l'essor de l'édition privée dans les pays arabes, depuis les années 1990, [qui] a eu des conséquences importantes quant à l'accroissement et à la diversification de l'offre éditoriale », au développement de nouvelles institutions de traduction de qualité, comme l'Organisation arabe de la traduction, à la création ou au renforcement d'organismes arabes d'aide à la traduction. Les pays arabes qui traduisent le plus sont le Liban, la Syrie, l'Egypte et le Maroc. Il convient enfin de souligner l'importance des processus de traduction interne, notamment au Maghreb (du français et de l'amazigh).

⁷ - <http://catalog.fondation.org.ma/uhtbin/cgiirsi.exe/?ps=0ftB197qF/BC/183180016/60/502/X> {consulté le 15 décembre 2011}

Pour l'anglais et le français, l'éventail des catégories de titres est large : littérature, sciences sociales, philosophie et psychologie, géographie et histoire, littérature de jeunesse, sciences appliquées et techniques, vie pratique. Hormis pour la langue allemande, dont 34% des traductions sont des sciences humaines et sociales, pour l'italien (15%), la littéraire domine majoritairement, parfois aux côtés de la littérature de jeunesse. La variété des langues et la répartition par genres varient beaucoup suivant les pays, leurs priorités nationales, l'importance du marché éditorial, la répartition public/privé, les aides à la traduction. Toutefois, Richard Jacquemond souligne : « *la non-fiction* [...] domine de plus en plus, c'est-à-dire non seulement ce que les bibliographies classent dans les diverses sciences humaines et sociales, mais aussi tout ce que l'on appelle en français le « livre pratique », ou en anglais la littérature de *self-help*. »

En turc

Les traductions en turc montrent une plus grande variété de langues sources et de genres que les traductions en arabe. En turc, sur la période 1987-2010, sur 17526 traductions, l'anglais représente 55,7%, le français 8,63%, l'arabe et l'allemand autour de 6%, l'espagnol, l'italien et le grec entre 2,5% et 1,5%. Il faut souligner l'importance du processus interne de traduction consécutif à la rupture

■ En arabe

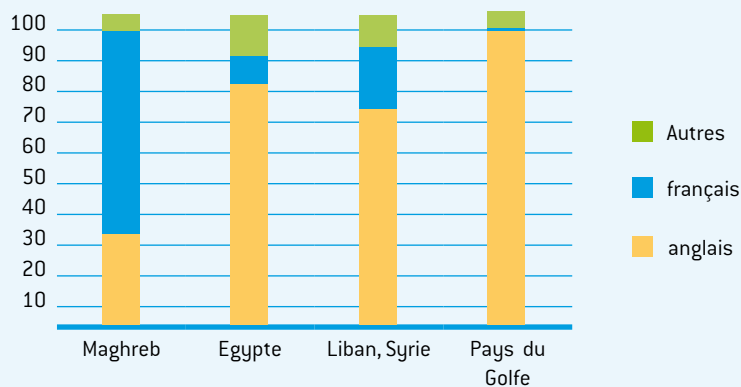
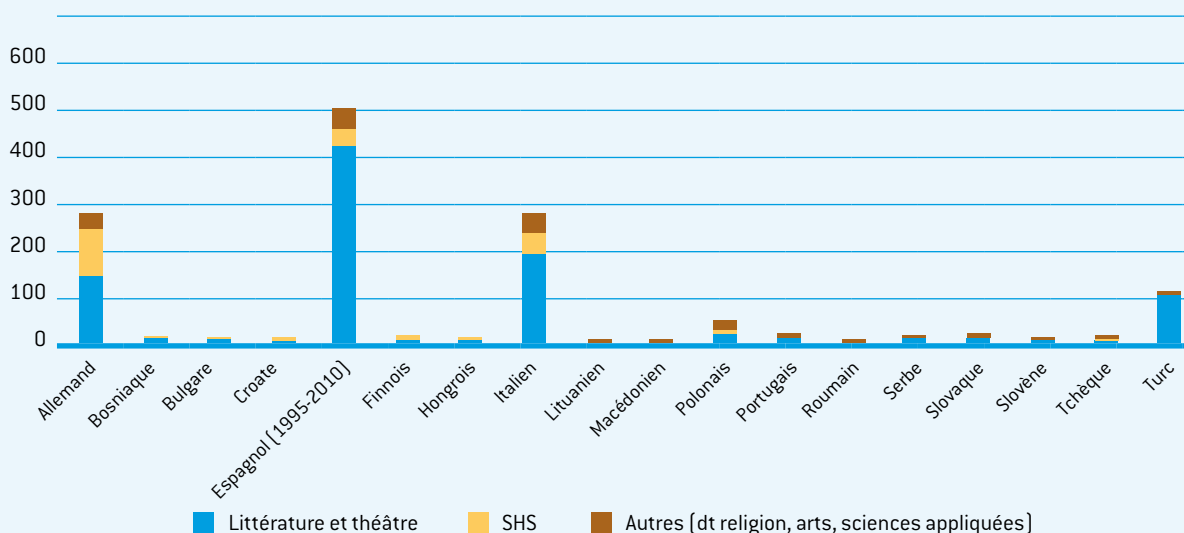


Figure 4. Estimation en pourcentage des livres traduits de l'anglais et du français en arabe (1990-2010) sur la base des décomptes et évaluations fournies par les études de l'état des lieux.

Figure 5. Répartition des traductions en arabe par langues et par types d'ouvrages. *Nota bene* : L'absence de données bibliographiques complètes combinée au nombre important d'ouvrages ne permet pas une répartition par catégories pour cette langue, à ce stade de l'état des lieux.



linguistique lors de l'avènement de la République turque, les traductions de l'ottoman et du turc ancien représentant presque 10% du chantier de traduction. Des traductions du kurde en turc existent, mais les données à ce sujet doivent faire l'objet d'une vérification. Le nombre global de traductions a considérablement augmenté en Turquie en 20 ans. Sur un large échantillon d'éditeurs œuvrant dans le domaine de la traduction, et tous genres confondus, Zeyno Pekünlu montre que le nombre de traductions de l'anglais en turc a été multiplié par 6 entre les années 1991-1995 et la période 2006-2010, les traductions du français, de l'allemand, de l'italien ont été multipliées par 4 sur la même période, par presque 3 pour l'espagnol. Aujourd'hui, « un large éventail de traductions de littérature mondiale, de romans primés, de bestsellers et de traductions dans le domaine des sciences humaines, de l'histoire, de la philosophie, de la psychologie, des études de genre et de la littérature de jeunesse sont disponibles sur le marché ». Pour Hakan Özkan, l'ouverture de la Turquie sur le monde et le processus de démocratisation qui l'a accompagnée, le nombre croissant de traducteurs et médiateurs entre les cultures et langues d'autres pays et le turc, le développement et la professionnalisation du marché éditorial sont autant de facteurs contribuant à cette évolution.

En hébreu

En hébreu, les traductions de l'anglais représentent 78% des livres traduits dans les 25 dernières années et portent sur tous les domaines (littérature, sciences humaines, livres pratiques, économie, affaires, sciences et techniques). Viennent ensuite le français (7,21%) et l'allemand (5,83%), l'espagnol, l'italien et le polonais (entre 2% et 1%). Les autres langues européennes ont un poids tout à fait périphérique, tout comme l'arabe, qui représente 0,38% des traductions, avec 50 titres traduits en 25 ans. Un quart des traductions du français en hébreu porte sur des ouvrages de sciences humaines, la littérature représentant 73% des œuvres traduites. Le catalogue français dénote une grande variété d'auteurs. Les traductions de sciences humaines et sociales en français sont en général publiées par des maisons d'édition spécialisées, avec le soutien du service du livre de l'Ambassade de France.

En turc

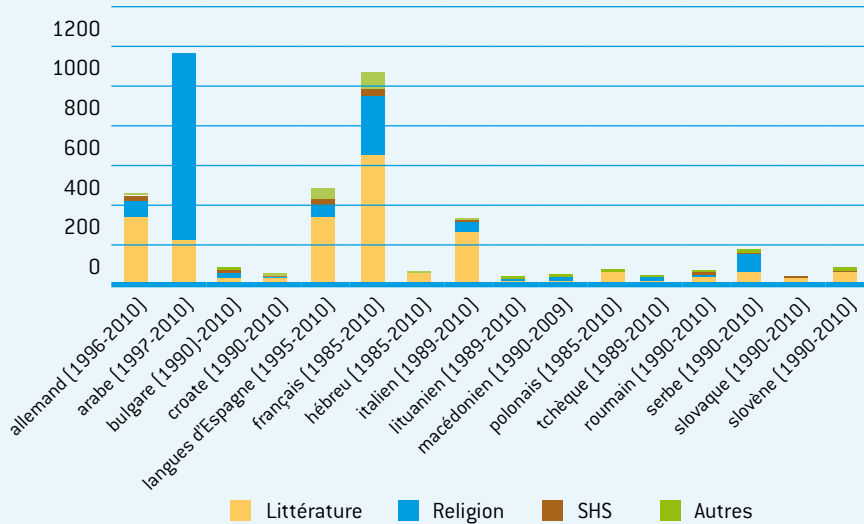


Figure 6. Traductions en turc (1987-2010) [données de l'agence ISBN turque], en nombre de titres traduits.

Nota bene : pour le turc, seuls 220 titres « littérature » ont été identifiés. Selon Hakan Özkan, les autres titres doivent être imputés au domaine « religion », sous réserve d'un inventaire plus poussé.

En hébreu

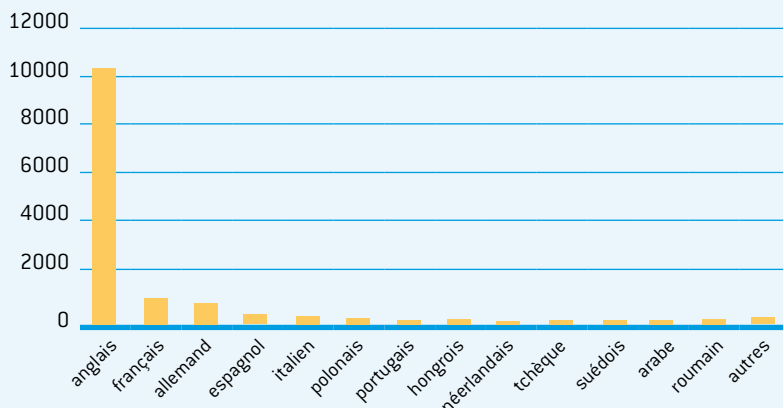


Figure 7. Traductions en hébreu (1985-2010), selon recension pour l'étude des traductions de et en hébreu par Y.Lerer.

Langues dominantes / langues subalternes

Langues tierces

L'anglais et, dans une moindre mesure, le français ne sont pas seulement les langues les plus traduites en arabe, en turc, en hébreu. C'est également par elles, et dans une moindre mesure par l'allemand, que transitent l'essentiel des traductions d'autres langues moins connues et moins enseignées. De même, c'est par elles que l'arabe, le turc, l'hébreu transitent vers d'autres langues.

En Egypte par exemple, Sameh Hanna fait remarquer que l'on traduit via l'anglais des œuvres écrites en français, italien, espagnol, allemand, turc, coréen, japonais. Cette pratique est présente à des degrés divers dans tous les pays du monde arabe. Au Maghreb, le français est la langue tierce privilégiée pour la traduction d'auteurs anglais, allemands, voire espagnols ou italiens, ou du sud-est européen. Au Proche-Orient, les œuvres de sciences humaines et sociales écrites en français sont fréquemment traduites via l'anglais. Ce passage par une langue tierce est signalé par la Fondation Next Page comme un phénomène d'ampleur pour la traduction de l'arabe ou du turc dans les langues d'Europe centrale et orientale. Mais il est également signalé dans d'autres pays européens.

Yaël Lerer montre que l'anglais tend à devenir assez systématiquement la langue de médiation et de reconnaissance des auteurs écrivant en hébreu.

Les traductions du turc ou en turc n'échappent pas à cette pratique. Hakan Özkan constate qu'« une partie considérable des 220 livres [de littérature arabe] n'a pas été traduite de la langue originale, mais d'une langue intermédiaire [notamment anglais ou français] ». La traduction d'un auteur via le français ou l'anglais a valeur de légitimation pour l'œuvre traduite. Mais il souligne aussi qu'on rencontre de telles pratiques pour la traduction du turc dans des pays d'Europe tels que l'Espagne, l'Italie, le Danemark, la Lituanie, pays où elle représente 30% des traductions.

Cette réalité est celle d'un déficit de traducteurs dans les langues appropriées, qui résulte lui-même d'un manque patent de formations universitaires de qualité pour les langues, littératures et cultures concernées (études orientales dans les universités de l'Union européenne, études slaves, italiennes, scandinaves, voire européennes, dans les pays arabes, etc.) Elle témoigne également du manque d'implication, et parfois de professionnalisation, des éditeurs, du manque de volonté d'investir dans une traduction de qualité, et du peu d'intérêt que la critique littéraire porte en général aux réalités de la traduction, bonnes ou mauvaises.

On pourrait aussi avancer l'hypothèse que l'acceptation du passage par telle ou telle langue tierce est un effet de loyauté par rapport soit à une histoire partagée, y compris dans sa part conflictuelle, soit aux réalités géopolitiques et géoculturelles du moment. Ainsi, par exemple, en Europe centrale et orientale, avant 1989, la langue russe était la langue tierce privilégiée.

Processus de légitimation

Que les auteurs soient traduits directement ou via une langue tierce, les études montrent la puissance de légitimation des marchés anglo-saxon, français, voire allemand, et le rôle dominant des cultures dites « occidentales » dans la constitution de l'offre éditoriale de traduction. Hakan Özkan voit dans cet état de fait la volonté première des éditeurs de prendre leur part du marché plutôt que de valoriser une langue, une œuvre, une culture dans son temps et souligne également que le lecteur paraît y trouver son compte : « On peut même soutenir que les lecteurs turcs préfèrent lire des livres qui ont reçu une reconnaissance du fait de leur traduction en anglais et en français.⁸ » Le même phénomène prévaut également dans le monde arabe, à l'exception notable de la littérature turque, pour laquelle les choix éditoriaux s'affirment de façon indépendante par rapport aux marchés. Et il est présent dans beaucoup de pays européens, quand il s'agit de traduire des œuvres turques ou arabes.

Il s'agit là en tout cas d'un effet de centralité supplémentaire dans la construction des rapports centre-périphérie qui travaillent les échanges culturels au sein de l'Union pour la Méditerranée.

Un autre effet de subalternité des langues tient aux comportements des lecteurs lettrés et bilingues ou plurilingues. Que ce soit dans le domaine de la littérature ou dans celui des sciences humaines, le lecteur maîtrisant bien l'anglais et/ou le français préfère lire un auteur allemand, espagnol ou italien traduit dans ces langues plutôt qu'en arabe ou en turc. Il s'ensuit que non seulement les autres langues demeurent relativement invisibles, mais que le processus entier délégitime les traductions d'autres langues. Pour le monde arabe, Richard Jacquemond éclaire cette réalité par le bonheur différent que les processus d'arabisation ont connu après les indépendances et aux réalités sociales de la diglossie : « Un peu partout, les élites politiques et économiques ont utilisé les filières d'enseignement en français et/ou anglais pour assurer leur reproduction et perpétuer leur domination sur le reste de la société. Ces mêmes élites étant les premiers acheteurs de livres, elles privilégient souvent la lecture dans la langue originale et contribuent ainsi à la marginalisation du livre arabe traduit. ». Lors du séminaire d'Alexandrie à mi-parcours de l'état des lieux, le philosophe turc Ferda Keskin faisait un constat semblable pour la traduction des sciences humaines et sociales en turc.

Le statut social, culturel et éducatif de la langue

Les marchés éditoriaux n'existent pas *ex nihilo*, ils s'inscrivent dans des contextes politiques, sociaux, économiques et culturels qui orientent les choix des éditeurs, des lecteurs, des organismes d'aide à la traduction. Élément clé de contextualisation, le statut de la langue et des langues dans les pays de l'Union pour la Méditerranée est un élément crucial pour la réflexion et pour l'action future.

8 - Sait Aykut sur in http://www.onlinearabic.net/onlarnasilogrendi/sait_aykut.asp cité par Hakan Özkan dans son étude sur la traduction de l'arabe en turc.

Un premier fait déterminant se dégage. Lorsqu'un système d'enseignement supérieur ne propose aucune qualification universitaire dans une langue, une culture, une « civilisation » données, il n'est pas imaginable de voir se développer des générations de traducteurs littéraires, ni même des citoyens lecteurs intéressés par celle-ci. Comme le montrent de nombreuses études, la « diplomatie culturelle » est impuissante à pallier de tels manques. L'absence d'études italiennes, d'études de langues slaves, ou scandinaves ou plus largement européennes dans les universités arabes, l'absence d'études orientales dans plusieurs pays de l'Union européenne produisent pour plusieurs générations des points aveugles et confortent la réduction de l'offre aux cultures dominantes.

Un autre fait participe des processus de subalternisation des langues : leur statut dans l'enseignement primaire et secondaire. Rares sont les pays comptant une population turcophone ou arabophone qui valorisent le statut de l'arabe ou du turc dans l'enseignement primaire et secondaire. Le cas français est paradigmatique. Sur le très officiel site *langues et cultures arabes*⁹ du ministère français de l'éducation nationale, on lit ainsi : « Alors que cinq millions de personnes parlent l'arabe en France, son apprentissage à l'école reste peu développé, notamment dans le secondaire » ; « seulement

9 - <http://www.langue-arabe.fr/> [consulté le 6 novembre 2011]

6 178 élèves apprennent l'arabe dans le secondaire en 2009, soit 1% des effectifs, selon le ministère ». La perception de l'arabe comme langue d'immigration plutôt que comme langue de culture perpétue quelque chose de la représentation coloniale.

Les travaux menés par *Transeuropéennes* sur la place des auteurs arabes dans les bibliothèques françaises¹⁰ montrent que les institutions culturelles en général sont tributaires de cette logique de représentation. En Allemagne, le turc ne peut être étudié comme deuxième langue étrangère, au même titre que l'italien, l'espagnol et le portugais, que dans certains Länder seulement ; l'enseignement du turc est réservé aux seuls enfants turcophones, en tant qu'apprentissage complémentaire de leur langue maternelle. En Israël, où l'arabe est une langue officielle et où la population palestinienne et arabophone représente 20% des citoyens israéliens, il n'existe pas d'université en langue arabe. La plupart des élèves du secondaire dans le système d'éducation en hébreu ne choisissent pas de deuxième langue vivante (anglais obligatoire en première langue), et seuls 2 102 élèves ont passé l'examen d'arabe en 2009. Les élèves du système d'éducation en arabe doivent apprendre l'hébreu en première langue vivante et l'anglais en seconde langue.

10 - Comptes-rendus des deux séminaires de travail organisés sur ce thème disponibles sur le lien suivant : http://www.transeuropeennes.eu/fr/63/bibliotheques_et_traduction

Contextes, mémoires, frontières

L'état des lieux de la traduction dans la région euro-méditerranéenne est un puissant révélateur, au sens qu'on donne à cette opération chimique dans la photographie argentique. Il révèle la qualité des relations qu'entretiennent, ou plutôt n'entretiennent pas ou peu, les sociétés des pays engagés dans l'Union pour la Méditerranée, le poids persistant de l'histoire dans celles-ci, l'impact des réalités géopolitiques contemporaines.

Les anciennes colonisations britanniques (en Égypte, par exemple) ou françaises (Maghreb, Liban, Syrie,) dans le monde arabe continuent d'infléchir les perceptions culturelles et les pratiques d'échange. Sameh Hanna et Emmanuel Varlet le soulignent, parlant du poids de l'anglais comme langue source en Égypte, du français comme langue source au Liban, en Syrie ou au Maghreb, mais aussi du rôle de référent des cultures anglophone et francophone dans les processus de légitimation sociales, culturelles, politiques. Dans la production et le voyage des savoirs, ces phénomènes sont encore plus prégnants, sources de frontières internes.

Avec la même ambiguïté, l'histoire ottomane commune entre Turquie et pays des Balkans, qu'elle soit ou non vécue comme douloureuse, a pour résultat des échanges plus intenses. La présence historique, en Bulgarie, Grèce, Macédoine, de minorités turcophones significatives participe de cette réalité. On traduit beaucoup plus du turc en bulgare, grec, macédonien que dans d'autres langues de l'Union européenne, et de manière plus diversifiée, avec une présence significative des sciences hu-

maines et sociales. La question de savoir si ce goût nourrit un réel désir d'échange avec l'imposant « voisin » reste ouverte.

L'ambiguïté peut aussi faire place au refoulement, comme Catarina Belo le montre dans son étude sur la traduction de l'arabe en portugais. En dépit d'une histoire longue et « fructueuse » d'échanges avec le monde arabe [cinq siècles de domination arabe et musulmane sur la péninsule ibérique, puis échanges nés des voyages et de l'expansion commerciale portugaise à partir du XV^e siècle au Maghreb et jusqu'à Oman], les études arabes au Portugal « laissent à désirer », et le volume et la qualité des traductions de l'arabe au Portugal s'en ressentent. Ce passé n'a pas encore fait l'objet d'un ressaisissement. En Espagne, au contraire, la création de l'emblématique Escuela de Traductores de Toledo en 1995 a signifié la volonté d'inclure dans l'université et dans la société contemporaines ce passé longtemps oblitéré, en renouant avec la grande tradition traductrice d'*Al Andalus*. La création récente de la Casa Arabe, tournée vers la compréhension des sociétés contemporaines arabes, s'inscrit dans la même perspective.

Les lignes de partage héritées de l'histoire européenne sont, elles aussi, lisibles dans le voyage des œuvres de l'imaginaire et de la pensée « entre les rives ». Tout d'abord, les confrontations entre les mondes musulmans et les mondes chrétiens, que les guerriers yougoslaves instrumentalisaient abondamment dans les années 1990, continuent de faire trace. En République tchèque, en Slovaquie, dans la Slovénie, dans la Croatie nées de la partition de l'ex-Yougoslavie, les littératures turque et arabe paraissent d'une

radicale étrangeté. De même, tandis que l'Allemagne et la Suisse traduisent en grand nombre les livres turcs ou arabes, l'Autriche s'en abstient.

Ensuite, et pour ce qui concerne les traductions de l'hébreu, le devoir de mémoire à l'égard de la Shoah tient une place importante dans les politiques de traduction. Il est significatif que l'on traduise deux à trois fois plus de l'hébreu que de l'arabe en Allemagne, et que l'essentiel des titres portent sur la Shoah. En Pologne, qui a dû se confronter à son passé et à la responsabilité des autorités polonaises dans l'extermination des Juifs d'Europe centrale durant la Seconde Guerre mondiale, le nombre de traduction de l'hébreu dépasse celui de l'arabe et du turc.

Enfin, la sortie de la Guerre froide a opéré un déplacement des frontières réelles et imaginaires. Si Yana Genova rappelle à juste titre qu'il n'existe pas de modèle centre- et est-européen pour la traduction de l'arabe, du turc, chaque pays ayant ses spécificités, il n'en reste pas moins que les effets de la fin de la Guerre froide participent du paysage de la traduction sur les 20 dernières années. D'une part, il reste peu de trace des anciennes solidarités idéologiques et culturelles entre les pays du bloc de l'Est et les pays socialistes arabes – l'amnésie et/ou le rejet de cette période paraissent également répartis entre l'Europe et le monde arabe. Barbora Černá et Štěpán Macháček montrent que la Tchécoslovaquie entre 1950 et 1989 se caractérisait par une solide tradition d'études arabes et islamiques et par des relations politiques étroites avec la plupart des pays arabes, qui ont constitué les points d'appui d'un projet de traduction assez systématique d'auteurs classiques et contemporains arabes. Ce mouvement a été interrompu après la chute du Mur de Berlin, tant du fait de l'ouverture à l'économie de marché, qui a transformé le paysage éditorial, que de la volonté de tourner le dos aux anciennes solidarités. Il a fallu attendre les années 2000 pour que les éditeurs de ces pays renouent précautionneusement avec l'intérêt pour le monde arabe – le « 11 septembre » étant souvent cité comme le déclencheur d'une prise de conscience [Barbara Škubić]. Dans le même temps, la fin de la Guerre froide a libéré de nouveaux horizons de traduction, et pas seulement en direction de l'Europe occidentale. Hakan Özkan montre que les historiens turcs ont pu être traduits après 1989, donnant accès à des pans entiers de l'histoire régionale, laquelle n'avait pas sa place dans le grand récit soviétique.

C'est cette même polarisation politique de la Guerre froide qui éclaire, par exemple, les premiers choix de traduction du turc en Europe de l'Est ou chez les éditeurs militants de gauche en Europe de l'Ouest, par exemple des œuvres de Nazim Hikmet. L'étude de Petr Kučera sur la traduction du turc en tchèque est à cet égard riche d'enseignements.

Quant au nœud que constitue le conflit Palestine/Israël, il travaille en profondeur les courants de traduction. Dans les années 1970, à l'Ouest comme à l'Est, l'intérêt pour la littérature arabe contemporaine s'est souvent cristallisé autour de la cause palestinienne. Pour la traduction en espagnol, Ana Belén Díaz García et Bachir Mahyub Rayaa expliquent : « A partir des années 1970, la recrudescence du conflit israélo-palestinien et l'engagement politique d'un secteur important de l'université espagnole ont entraîné de nouvelles lignes de recherche caractérisées par un contact croissant avec la réalité sociopolitique du monde arabe. » Mariangela Masullo signale le même phénomène en Italie après la première Intifada, en 1987. Djùke Poppinga constate que cette cristallisation a pu constituer un frein au déploiement des autres littératures arabes. Elle indique qu'entre 1975 et 1995 le choix des livres à traduire en néerlandais se faisait essentiellement en fonction de l'engagement social et politique des auteurs, autour du conflit palestinien, de la cause féministe, ou plus généralement de l'injustice sociale dans les pays arabes. Analysant les traductions de l'hébreu en anglais, Jasmine Donahaye considère que les traces du mandat britannique en Palestine et le rôle joué par le Royaume Uni dans la création de l'Etat d'Israël participent de l'intérêt des lecteurs pour « un certain type de littérature écrite en hébreu, à savoir les ouvrages centrés sur le conflit ou les acteurs ayant des positions politiques spécifiques sur les relations israélo-palestiniennes ». Elle souligne les effets d'éclipse que cela produit sur d'autres aspects de la littérature israélienne. Quant aux traductions entre l'hébreu et l'arabe, si elles sont quantitativement insignifiantes, elles sont politiquement toujours très exposées, comme l'expérience d'éditrice de Yaël Lerer (Al Andalus) en témoigne. Enfin, comme le souligne Emmanuel Varlet, le conflit et la colonisation israélienne ont pour effet de couper les Palestiniens de leur contexte local et régional tout en étouffant le marché éditorial local, privant ainsi les Palestiniens de l'accès aux livres publiés au Liban et en Syrie, traductions comprises, et par conséquent d'une certaine forme de relation au monde.

Enfin, et pour ce qui concerne les rapports entre le monde arabe et les pays de l'Union européenne, force est de constater que les inégalités constatées dans les mouvements de traduction reproduisent en partie les inégalités de mouvement des personnes entre les rives. Les politiques restrictives et humiliantes en matière de visas détournent de l'Union européenne les travailleurs qualifiés ou non, les intellectuels, les artistes, les écrivains, les traducteurs, les éditeurs. Ainsi voyage-t-on du nord vers le sud, tandis que se rendre du sud au nord de la Méditerranée est devenu depuis presque dix ans improbable et que les passages de frontière sud-sud demeurent toujours aussi difficiles. Les échanges intellectuels et artistiques ne peuvent pas être dissociés de cette réalité-là.

POUR UN PROGRAMME EURO-MÉDITERRANÉEN DE TRADUCTION

L'état des lieux est une invitation à penser de nouvelles géographies, de nouveaux équilibres. Les partenaires de l'Union pour la Méditerranée doivent mobiliser leurs efforts pour soutenir un véritable programme euro-méditerranéen pour la traduction, dont les objectifs seraient les suivants :

- ↳ Permettre une meilleure connaissance du paysage de la traduction pour étayer des projets concrets et poursuivre les actions de plaidoyer dans l'Union pour la Méditerranée ;
- ↳ Promouvoir le développement de la traduction dans la région euro-méditerranéenne en termes plus systématiques, structurants, plus égaux, tout en veillant au respect des initiatives existantes et à la prise en compte des contextes de traduction ;
- ↳ Encourager et favoriser le développement « entre les rives » des échanges entre professionnels engagés dans la traduction, sa publication et sa diffusion, en veillant à favoriser une pluralité d'acteurs et à inscrire ces échanges dans une réelle politique de mobilité (visas compris) ;
- ↳ Favoriser les dispositifs de concertation entre les programmes de traduction, entre les politiques culturelles, à quelque niveau qu'ils se situent.
- ↳ Faciliter le développement des réseaux existants, dans une perspective d'ouverture et dans une logique de coopération d'égal à égal ;
- ↳ Encourager le développement de formations universitaires et informelles dans le domaine de la traduction littéraire, le développement de formations sur les enjeux de la traduction dans les métiers du livre et de la lecture, les offres de mobilité pour l'ensemble des métiers impliqués dans la traduction littéraire (littérature, sciences humaines et sociales, littérature de jeunesse, théâtre).
- ↳ Repenser la relation euro-méditerranéenne en valorisant le voyage des œuvres de l'imaginaire et de la pensée entre toutes les langues.
- ↳ Considérer que la dimension euro-méditerranéenne n'est pas géographique, mais culturelle, sociale, politique.

POUR DES APPROCHES NATIONALES RENOUVELÉES

- ↳ La logique consistant à considérer les œuvres de l'imaginaire et de la pensée comme des produits d'exportation nationale et la traduction comme un simple moyen d'exportation doit être dépassée, au bénéfice d'une pensée de l'échange égal, nourri sur la durée par une multitude d'acteurs (publics comme privés).
- ↳ Des projets transnationaux de traduction en littérature, sciences humaines et sociales, théâtre, poésie, devraient être encouragés pour construire une nouvelle logique de relation (on pense au projet « Mémoires de la Méditerranée » dans les années 1990).

PRENDRE EN COMPTE LA CHAÎNE DE LA TRADUCTION

- ↳ Des alliances, des complémentarités et des solidarités doivent être trouvées, sur la base d'une vision plus complète de la traduction, qui prenne en compte les différents éléments de la chaîne, jusqu'à la diffusion et la promotion des œuvres traduites, volet généralement négligé.
- ↳ Le lecteur ne doit être ni oublié, ni sous-estimé dans cette chaîne de la traduction. Il est celui par qui le livre traduit prend tout son sens. Il est curieux, prêt à découvrir et faire découvrir.



**LES ÉDITEURS
ET LES LIBRAIRES
FACE AU DÉFI
DE LA TRADUCTION**

L'analyse des réalités du marché éditorial participe pleinement de l'état des lieux, et c'est pourquoi les études par paires de langues et les synthèses thématiques comportent toutes un volet détaillé sur les éditeurs impliqués dans une traduction « entre les rives ». Or la période couverte est celle de mutations économiques, sociales, politiques et culturelles profondes.

Dans les anciennes économies étatisées, le début des années 1990 marque le tournant de l'ouverture au marché, avec l'apparition de maisons d'édition privées qui vont réorienter la production éditoriale. Dans sa synthèse sur les éditeurs et les libraires, Franck Mermier indique ainsi que « l'essor de l'édition privée dans les pays arabes, depuis les années 1990, a eu des conséquences importantes quant à l'accroissement et à la diversification de l'offre éditoriale » et que « ce phénomène a réduit l'emprise étatique sur le secteur de l'édition », dans les pays où les deux systèmes continuent de cohabiter (Égypte, Syrie, Algérie, Tunisie, notamment). Dans les pays d'Europe centrale et orientale, la disparition du secteur public de l'édition a également redéfini le paysage. L'émergence des éditeurs privés s'est traduite par une diversification des publications et une augmentation massive de titres publiés. Le mouvement de traduction s'est redéployé, profitant pour l'essentiel à l'anglais. Les revues, qui avaient joué un rôle important dans la traduction de pans entiers de la littérature mondiale dans la période dite socialiste ont disparu.

En Turquie, la fin des années 1980 marque la démocratisation du pays et la renaissance de la vie culturelle et intellectuelle après la dictature militaire. La floraison éditoriale est alors en partie portée par les intellectuels militants qui ont résisté à la dictature et au nationalisme et qui font de la traduction une de leurs priorités. L'Espagne post-franquiste s'inscrit en partie dans la même logique.

Dans d'autres pays, comme la France, l'impact positif de l'aide publique à la traduction, à l'édition et aux libraires, initiée au début des années 1980 et appuyée notamment sur le renforcement du Centre national des lettres (CNL), porte ses fruits. La naissance de nouvelles maisons d'édition indépendantes et de qualité et l'évolution des catalogues d'éditeurs des années 1990 l'attestent.

Les années 2000 sont marquées en Europe et aux États-Unis par la concentration du secteur éditorial, qui s'inscrit dans l'évolution générale du capitalisme mondial. Il s'ensuit un accroissement important du nombre de titres publiés chaque année, notamment dans les grands marchés de l'édition, qui va de pair avec l'augmentation du nombre de traductions. Ce mouvement s'accompagne d'un raccourcissement du temps de vie du livre en librairie, d'une fragilisation des éditeurs et des libraires indépendants. Ces processus ne bénéficient pas nécessairement à l'autonomie de la création littéraire et à la pensée critique, ni à la visibilité et à l'accessibilité du livre traduit. La création, en 2002, de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants¹, organisée en cinq réseaux, dont un arabophone, témoigne d'une recherche de nouvelles solidarités dans ce contexte.

Au cours de la dernière décennie, les États-Unis signent avec les pays européens, la Turquie ou plusieurs pays du monde arabe des accords de libre-échange qui, dans certains cas, incluent les biens culturels². L'impact de ces accords sur les échanges culturels dans la région euro-méditerranéenne reste à étudier. Rappelons simplement ici qu'ils incluent, tout comme les accords de coopération entre l'Union européenne et les pays partenaires euro-méditerranéens, la question de la propriété intellectuelle et sa déclinaison dans le domaine des droits d'auteurs. Cette donne a eu un impact direct sur les éditeurs arabes, invités en 2004, lors de la Foire de Francfort, à aligner leurs pratiques sur celles du marché international en matière d'achat de droits de traduction. Emmanuel Varlet signale que certains d'entre eux ont, depuis lors, renoncé à publier des traductions, faute de surface financière suffisante. Il faudrait étudier plus systématiquement comment les programmes d'aide à la traduction prennent en charge une aide à l'achat des droits, présentée comme indispensable pour beaucoup d'éditeurs.

1 - <http://www.alliance-editeurs.org>

2 - On se souvient de la mobilisation des cinéastes, artistes, acteurs culturels marocains, en 2004, contre l'inclusion des biens culturels dans l'accord entre leur pays et les États-Unis.

Fragmentation des marchés

Si l'on excepte les marchés anglo-saxon, français, voire allemand, l'édition dans la région euro-méditerranéenne présente un caractère fragmenté. L'Union européenne compte 27 pays, dont beaucoup ont un marché éditorial étroit, du fait du faible nombre de locuteurs dans leur langue. Cette réalité complique la tâche de l'éditeur désireux de publier des traductions, dont les coûts sont plus difficiles à rentabiliser, même si l'intercompréhension entre langues voisines permet parfois d'élargir le marché. Mais les programmes d'aide à la traduction restent déterminants pour élargir l'offre éditoriale et proposer aux lecteurs de nouveaux horizons. Quant au « marché panarabe du livre », il reste aux yeux de Franck Mermier « encore soumis à de multiples contraintes, comme l'existence de censures nationales plus ou moins fortes selon les pays et [de] barrières économiques et douanières restreignant la circulation des imprimés ». Soulignant le faible réseau des librairies, la déficience des services postaux et « la présence d'une censure sourcilieuse sur la circulation des imprimés dans certains pays arabes », il conclut que « la diffusion par internet ne concurrence pas fortement les vecteurs traditionnels de distribution ». Et, si les foires du livre, qui existent désormais dans tous les pays du monde arabe, représentent « une opportunité commerciale (et mondaine) particulièrement prisée par les éditeurs pour l'écoulement de leur production », il s'agit aussi d'un phénomène qui « révèle un déséquilibre flagrant entre l'Orient arabe et les pays du Maghreb. Les éditeurs maghrébins sont en effet peu représentés dans les foires du livre de l'Orient arabe alors que les éditeurs orientaux dominent le marché du livre au Maghreb. »

Quels éditeurs pour quelles traductions ?

Sauf à s'en tenir aux bestsellers de la production commerciale mondiale, traduire, lorsqu'on est éditeur, n'est jamais anodin. Il s'agit d'un pari difficile, qui oblige l'éditeur à intégrer d'autres ac-

teurs clés au cœur de son métier : le traducteur ou le conseiller éditorial, pour ses choix, le traducteur lui-même, l'indispensable réviseur, voire l'interprète lorsqu'on en vient à la promotion du livre traduit. Publier (bien) des traductions, c'est d'une certaine manière construire autour d'une langue, d'une littérature, d'un champ de savoir ou d'un courant de pensée un réseau fondé sur la compréhension partagée des enjeux de qualité et sur des rapports de confiance. La dimension collective est au cœur du processus de publication d'une œuvre traduite.

Les traductions de l'arabe et du turc dans les langues européennes sont souvent portées par de petites maisons d'édition, indépendantes, qui jouent un rôle de défricheur. Certaines relèvent du « modèle orientaliste » décrit par Richard Jacquemond dans sa synthèse, modèle porté par des « traducteurs et éditeurs appartenant à ou fortement liés au champ universitaire ». D'autres relèvent de ce qu'il identifie comme « le modèle prosélyte dans ses deux versions politico-esthétique [traductions à dominante littéraire] et religieuse [champ de l'édition islamique (...), modèle où les traducteurs et éditeurs sont (...) souvent issus de la culture-source ou liés à elle de diverses manières et sont généralement de petite taille ». Le modèle orientaliste tend à s'effacer au profit du second, bien vivant. Quant aux grandes maisons d'édition, où l'inclusion des auteurs arabes, turcs, vaut souvent reconnaissance plus générale de la littérature dans cette langue, leur rôle de découvreur repose davantage sur une politique d'auteur que sur une exploration systématique d'un champ culturel et linguistique, à l'exception notable de maisons d'édition comme Lenos, en Suisse, Actes Sud, en France, par exemple.

Margaret Obank est coresponsable de *Banipal*, au Royaume-Uni, une revue qui joue un rôle majeur dans la traduction et la diffusion des auteurs arabes en anglais. Lors des réunions de l'état des lieux, elle a souligné la fragilité de ces éditeurs-défricheurs qui avancent à contre-courant, la nécessité de les reconnaître et de les appuyer. Toutes les études convergent aussi sur la nécessité d'apporter à ces acteurs un soutien *ad hoc*, qui pri-

ALLIANCES, COMPLÉMENTARITÉS, SOLIDARITÉS

- ↳ Pour traduire, et bien traduire, les éditeurs ont besoin d'alliances, de complémentarités et de solidarités. Pour être lus et appréciés, les livres traduits ont besoin de désenclavement, de curiosité, de désir.
- ↳ Les initiatives favorisant de telles dynamiques doivent être encouragées, tant aux niveaux local qu'euro-méditerranéen.

SUSCITER ET PROMOUVOIR LES COÉDITIONS

- ↳ Développer la coédition est une solution pertinente pour élargir le marché d'un livre traduit. Ainsi, les coûts de cession de droits et les coûts de traduction pourraient être mieux amortis grâce au développement de projets de coédition entre éditeurs arabes (des exemples positifs existent d'ores et déjà). Le livre électronique peut constituer une piste, pas nécessairement la seule.
- ↳ La question de la coédition revêt un aspect particulièrement important pour la Palestine, le gouvernement israélien bloquant l'entrée des livres du Liban ou de Syrie, par exemple, en Cisjordanie et à Gaza.
- ↳ Par ailleurs, des partenariats de coédition entre éditeurs de l'UE et éditeurs des pays arabes devraient être encouragés, notamment dans les pays du monde arabe bilingues ou trilingues.
- ↳ La coédition pourrait être un critère à prendre en compte dans les dossiers d'aide à la traduction.

vilégie le travail de fond. Les programmes publics d'aide à la traduction sont ainsi invités à privilégier une logique de partenariat avec les éditeurs et de prise en compte des besoins plutôt que de simple aide à l'exportation. Les programmes de fondations comme la Robert Bosch Stiftung (traduction du turc en allemand) ou la Fondation Next Page, dont le programme Encounters favorise les traductions entre l'arabe et les langues d'Europe centrale et orientale, témoignent que la logique de dialogue et d'échange peut être au cœur d'un programme d'aide à la traduction. Par ailleurs, les collectivités locales (villes, régions) qui viennent en appui à l'édition de qualité et à la traduction, en parallèle à l'aide qu'elles apportent aux festivals et autres événements littéraires, ouvrent des perspectives encourageantes en termes de partenariat.

Dans le monde arabe, si nul ne sait de quoi les lendemains éditoriaux des soulèvements et des révolutions arabes seront faits, on peut dire que, jusqu'en 2010, à l'exception notable du Liban et du Maroc, la traduction est en général l'apanage des institutions publiques, mieux dotées financièrement pour faire face aux achats de droits et aux frais de traduction. Cependant, en Syrie, par exemple, ou en Arabie Saoudite, l'édition privée est désormais un acteur significatif dans le champ de la traduction. Quant aux grands programmes de traduction dans les pays du Golfe ou en Tunisie créés dans les cinq dernières années, ils sont publics ou parapublics, et seuls certains d'entre eux pensent leur mission en coopération avec le secteur privé. L'Organisation arabe de la traduction, créée à Beyrouth il y a dix ans, défend quant à elle une position originale. Organisation non-gouvernementale, elle assure la bonne diffusion de ses traductions grâce au Centre d'études de l'Unité arabe, sis à Beyrouth, et cherche ses soutiens auprès de différents programmes d'aide à la traduction.

Le besoin d'une plus grande professionnalisation des éditeurs sur l'enjeu de la traduction se fait partout sentir. Le recours fréquent à une langue tierce en est un symptôme. Mais le non-respect des droits d'auteur, le manque de considération pour le traducteur, l'absence de révision des traductions, l'absence de promotion des œuvres traduites sont autant de domaines appelant un changement qualitatif. L'obsession de la quantité, de la liste des 100 ou 1000 titres à traduire, se fait souvent au détriment de la qualité et de la diffusion.

Sur le point de la diffusion, Franck Mermier relève l'insuffisance structurelle du secteur de la distribution dans le monde arabe. « Dans les pays arabes, le maillage territorial des librairies est extrêmement lâche et celles-ci se concentrent dans les capitales. A de rares exceptions près, elles ne reflètent qu'une part minime de la production nationale, sans parler de la production éditoriale panarabe. » Et, comme le rappelait Michel Choueiri, de la Librairie El Bourj, à Beyrouth, lors d'une journée d'étude, la relation entre éditeurs et libraires n'est pas satisfaisante, et les carences d'information de la part des éditeurs sont souvent un frein au travail des libraires.

Quant au réseau des libraires en Europe, s'il est relativement dense, notamment en France où la librairie indépendante fait en principe l'objet d'un soutien attentif des pouvoirs publics, cela ne signifie pas nécessairement que les livres traduits du turc ou de l'arabe ou encore de l'hébreu trouvent facilement leur public – au-delà des « niches » de lecteurs spécialisés. Leur faible visibilité dans les rayons des libraires mérite d'être soulignée, et l'on pourrait même dire qu'il s'agit d'une constante pour le livre traduit de ces langues. Chez les libraires istanbuliotes aussi, Hakan Özkan constate une invisibilité de la littérature arabe traduite.

FAVORISER L'INFORMATION, LA CONCERTATION ET LA COOPÉRATION « ENTRE LES RIVES »

- ↘ *Des initiatives doivent être prises pour encourager le développement de relations entre éditeurs arabes, éditeurs turcs, éditeurs européens, lors des foires comme en dehors des foires.*
- ↘ *Il importe en outre de réduire l'ignorance et le fossé qui existent entre les services culturels étrangers disposant de programmes d'aide à la traduction et les éditeurs locaux, dans le monde arabe notamment.*

SOUTENIR LA TRADUCTION ET LA DIFFUSION DES ŒUVRES TRADUITES

- ↘ *La publication de traductions de qualité doit être au cœur des préoccupations des éditeurs (temps de travail et rémunération suffisants pour le traducteur, contrôle de qualité, renoncement aux langues tierces). Cette exigence doit conditionner l'aide à la traduction.*
- ↘ *Les petites maisons d'édition, qui ont souvent un rôle pionnier et davantage de liberté d'action, doivent être encouragées, y compris pour l'aide à la diffusion.*
- ↘ *Les maisons d'édition menant un travail de qualité et permettant à un public plus généraliste d'accéder à des littératures moins « dominantes » doivent également être soutenues.*
- ↘ *Face au déficit d'aide à la traduction de l'arabe vers d'autres langues, des programmes de soutien devraient être développés, dans le respect du libre choix de l'éditeur.*
- ↘ *Du fait de la relation de proximité qu'elle tisse avec les lecteurs, la librairie pourrait être valorisée et encouragée.*
- ↘ *Le développement de politiques de lecture publique reste la pierre angulaire pour augmenter le nombre de lecteurs et donner à ceux-ci le goût d'autres imaginaires et d'autres horizons de pensée.*



LE STATUT, LA FORMATION ET LA MOBILITÉ DES TRADUCTEURS

Un état des lieux de la traduction dans la région euro-méditerranéenne passe nécessairement par la mise en lumière de la figure centrale du traducteur, souvent ignoré, voire effacé, parfois méprisé. Toutes les études par paires de langues comportent un volet de description et d'analyse sur le statut des traducteurs, leur niveau de professionnalisation, leur visibilité sur le livre et dans le monde littéraire (au sens large, incluant les sciences humaines et sociales), leur formation. Rapportées aux langues traitées, elles dessinent une typologie des traducteurs, cernent leurs rapports avec les éditeurs et les médias, voire leur rôle dans l'élaboration des programmes de traduction ou d'aide à la traduction. En complément de ces études, une enquête élaborée en collaboration avec le Conseil Européen des Associations de Traducteurs Littéraires (CEATL) et traduite en turc a été menée par Çevbir, l'Association des traducteurs littéraires, en Turquie. La même enquête, traduite en arabe, a circulé auprès des traducteurs du monde arabe. Les présentes conclusions s'appuient donc, pour le statut du traducteur, sur la synthèse réalisée par Martin de Haan pour l'état des lieux, et reprennent, pour les autres questions, les données saillantes des études et les éléments de recommandation de l'atelier de rendu intermédiaire de l'état des lieux, qui s'est tenu à Alexandrie en novembre 2010.

L'intercesseur des autres mondes

Il n'est pas une étude de l'état des lieux qui ne décrive le rôle primordial du traducteur auprès de l'éditeur. Il fait naître chez l'éditeur l'intérêt et le goût pour une littérature ou un auteur, le conseille durablement sur ses choix, prend parfois en charge une collection de livres. Ce phénomène bien connu revêt une acuité particulière pour des langues peu parlées, pour des horizons culturels peu connus. Intercesseur des autres mondes, le traducteur ne trouve pas pour autant sa place comme tel sur la scène littéraire. Il peut même lui être reproché d'imposer « ses » auteurs au détriment de beaucoup d'autres, ou de traduire autre chose que ce que la communauté (nationale, littéraire, etc.) attendrait de lui. Cependant, les études montrent que la traduction « entre les rives » doit autant à de grandes figures de la traduction littéraire qu'au courage de certains éditeurs.

Le traducteur, un auteur

En introduction de sa synthèse, Martin de Haan rappelle que traduire est « un acte interprétatif dont la qualité dépend de nombreux facteurs : la connaissance de la langue et de la culture de départ, la maîtrise de la langue d'arrivée, le sens de l'analyse et la créativité ». Mais la qualité de cet acte interprétatif dépend également « de facteurs plus terre-à-terre comme le délai accordé au traducteur, les outils qu'il a à sa disposition, la rétribution financière qu'il obtient ou non, jusqu'au prestige dont son métier jouit dans la culture d'arrivée ». « Ces facteurs sont évidemment liés, car un manque de prestige va souvent de pair avec une rémunération insuffisante qui, à son tour, peut résulter dans un travail bâclé [...] ».

Le statut légal du traducteur comme auteur découle de la Convention de Berne [art.2] qui stipule : « Sont protégées comme des œuvres originales, sans préjudice des droits de l'auteur de l'œuvre originale, les traductions, adaptations, arrangements de musique et autres transformations d'une œuvre littéraire ou artistique ». La Convention de Berne a été signée par l'ensemble des pays membres de l'Union pour la Méditerranée et les pays du Golfe. Martin de Haan souligne que cette Convention, « avec les droits qui en découlent (et notamment les droits moraux), est encore mal respectée dans presque tous les pays concernés ». Mais les conditions économiques et sociales des traducteurs ne sont pas beaucoup plus satisfaisantes.

Dans les pays de l'Union européenne, où des associations de traducteurs mènent pourtant un travail important de sensibilisation, la rémunération de base ne permet pas aux traducteurs littéraires de vivre correctement de leur travail. Les études du CEATL témoignent de fortes disparités quant au pouvoir d'achat des traducteurs, avec un différentiel de 1 à 3 entre les traducteurs du Royaume-Uni, d'Irlande, de France, de Suède – les mieux lotis – et ceux de République tchèque, Grèce, Italie, Slovaquie – les moins bien lotis. Dans un rapport¹ paru durant l'été 2011 sur la « condition du traducteur » en France, Pierre Assouline souligne la situation relativement bonne des traducteurs français en regard d'autres pays européens, notant cependant une détérioration de la rémunération, des rapports avec les éditeurs, et un manque persistant de reconnaissance de la part des médias. Paru en 2010, le « Livre blanc de la traduction éditoriale » [*Libro Blanco de la traducción editorial en España*]² faisait un sombre constat de cette « condition » pour le traducteur espagnol : précarité, critères de rémunération aléatoires, absence de professionnalisation, fragilité des associations. Martin de Haan constate l'absence quasi générale de revenus annexes (pourcentages sur les ventes, sur les droits de reproduction, rareté des bourses de traduction ou des bourses de résidence).

Quant au manque de visibilité du traducteur (citation en couverture, mention visible dans le catalogue de l'éditeur, citation dans les médias), il est quasi général. Ainsi, le déficit de prestige du métier et la faiblesse de la rémunération entraînent un manque d'attractivité pour la profession chez les jeunes générations ; à l'inverse, l'existence de formations universitaires reconnues vaut comme garantie de qualité et amène à une plus grande reconnaissance sociale et professionnelle.

En Turquie, les conclusions de ÇEVDIR montrent que les rémunérations, « sous forme de droits d'auteur (pour les traducteurs littéraires professionnels, publiant 3 à 6 livres par an, les moins nombreux) ou sous forme forfaitaire (pour les traducteurs dits « actifs » qui publient 1 à 2 livres par an et ont une autre activité en parallèle) », sont insuffisantes, notamment quand il s'agit de forfaits plutôt que de rémunération à la page. La précarité financière est accrue par le fait que les traducteurs sont en général payés après publication, et qu'ils ne peuvent compter sur des sources de revenus annexes liées à la traduction. Hormis pour quelques éditeurs « de qualité », il n'existe pas de contrat-type, et l'étude souligne la situation fragile de nombreux traducteurs acceptant de travailler

1 - Pierre Assouline, *La condition du traducteur*, Centre national du livre, Paris, 2011

2 - <http://www.calameo.com/read/00007533587198e49a11c> [consulté le 5 novembre 2011]

sans contrat. Enfin, et la situation n'est pas sans ironie, si les traducteurs manquent en général de visibilité, sauf dans les bonnes maisons d'édition, ils sont extrêmement visibles au contraire aux yeux de la censure, qui les prend pour cible et les traîne au tribunal lorsqu'ils traduisent des livres considérés comme insultants pour la Turquie ou la « morale publique ». En conséquence, « il n'est pas rare que l'éditeur demande au traducteur d'adoucir le texte pour éviter les ennuis avec la justice. Pour la même raison, l'autocensure est assez courante ».

C'est sous le signe du paradoxe que l'on pourrait appréhender la situation dans le monde arabe. Comme le rappelle Mohamed-Sghir Janjar dans l'étude sur la traduction des sciences humaines et sociales en arabe (2000-2009), l'approfondissement du processus d'arabisation que connaissent plusieurs pays a pour corollaire l'accroissement des besoins en termes de traduction et de traducteurs. Mais cette réalité n'a pas ou peu de conséquence sur la reconnaissance, la professionnalisation et la formation des traducteurs. Ce paradoxe, également relevé par Richard Jacquemond dans sa synthèse des traductions de et vers l'arabe, est ainsi formulé par Martin de Haan : « dans presque tous les pays arabes, le nom du traducteur apparaît sur la couverture du livre, ce qui est encore une grande exception en Europe ; il faut cependant constater que cette visibilité se double d'une impression générale de mépris envers le métier de traducteur ».

Le statut du traducteur dans le monde arabe diffère considérablement de celui du traducteur européen : il n'est pas considéré comme un auteur, mais comme un technicien fournissant une prestation. Le droit d'auteur porte seulement sur l'œuvre originale, et non sur la traduction. Les traducteurs ne sont rémunérés ni sur les ventes, ni sur les réimpressions. Il n'existe pas de droits annexes (sur les photocopies, par exemple). Les bourses de traduction sont rares, les résidences de traducteurs plus encore. Aussi, comme dans beaucoup de pays de l'Union européenne, la traduction constitue une activité annexe et un revenu complémentaire. Rares sont les traducteurs littéraires professionnels, au sens déjà décrit (activité centrale, 3 à 6 livres par an). Les disparités de rémunérations sont importantes non seulement suivant les pays, mais suivant les traducteurs et/ou les éditeurs. La création des grands programmes publics d'aide à la traduction dans les pays du Golfe a cependant entraîné une amélioration des rémunérations dans plusieurs pays. Mais cette nouvelle réalité pose problème au secteur éditorial indépendant, obligé de s'aligner sur des tarifs qui ne correspondent pas à l'économie locale du livre.

L'enjeu majeur de la qualité de la traduction paraît sous-estimé à la fois par les éditeurs et par les traducteurs eux-mêmes, confrontés au déficit de reconnaissance et de notoriété. Pour Emmanuel Varlet, il s'ensuit une « indifférence sur le devenir du livre traduit ».

Quant à la censure, si elle intervient officiellement lors de l'autorisation de publication, voire lors de l'exportation, elle n'est pas absente de l'étape de la traduction. Cependant, il s'agit moins ici de poursuivre les traducteurs que de convaincre les éditeurs qu'il leur appartient d'anticiper les attentes du censeur. C'est ainsi que les éditeurs demandent souvent au traducteur d'édulcorer ou limer le texte – quand ils n'interviennent pas directement pour couper le texte, comme Ali Hajji le montre. Les phénomènes d'autocensure de la part du traducteur sont également fréquents, relevés en littérature comme dans les sciences humaines et sociales.

A ce jour, il n'existe pas encore de regroupements professionnels représentatifs à l'échelle régionale, mais des initiatives récentes sont signalées, comme la création de l'Union des traducteurs arabes. Somme toute, les traducteurs dans le monde arabe se trouvent, tout comme la traduction elle-même, dans une période de transition. Le métier est en voie de reconnaissance, comme en témoignent les institutions et prix de traduction créés dans la dernière décennie. Mais, comme le souligne Martin de Haan, cette « reconnaissance officielle contraste avec l'impression qu'ont les traducteurs de ne pas être pris au sérieux dans leur travail ».

En Israël, où l'édition a glissé en 25 ans de projets coopératifs vers la logique de l'édition privée, la situation des traducteurs ne paraît pas meilleure que dans beaucoup de pays européens ou arabes. Pour Yaël Lerer, l'évolution s'est traduite par une baisse générale de qualité des traductions, hormis dans les maisons d'édition de qualité. Le traducteur est faiblement payé et ne paraît pas bénéficier de revenus annexes. L'absence de bourses de résidence pour les traducteurs, de prix de traduction, de programme national d'aide à la traduction en hébreu, hormis pour le projet *HaMif'al Le Tirgum Sifrey Mojret (Masterpiece Books translation project)*, témoigne d'un manque plus général de reconnaissance de la traduction et du traducteur littéraires en Israël. D'ailleurs, l'Association des traducteurs d'Israël (ITA), qui est composée de 550 membres, ne compte que 30 traducteurs littéraires, et la plupart des traducteurs de qualité n'en font pas partie. Mais, à l'inverse, l'aide publique à la traduction de l'hébreu dans les langues étrangères est significative.

LE TRADUCTEUR EST UN AUTEUR

- Il faut reconnaître le rôle du traducteur littéraire, dans ses spécificités. Le traducteur est un auteur et doit être reconnu comme tel.
- Par conséquent, son statut légal doit être amélioré. Les dispositions de la Convention de Berne, dont tous les pays partenaires de l'Union pour la Méditerranée sont signataires, doit être appliquée.
- Les éditeurs doivent veiller à la visibilité des traducteurs sur le livre traduit et dans leurs catalogues. Les médias doivent veiller à citer le traducteur. Les bibliothèques doivent veiller à enregistrer le nom du traducteur au moment du catalogage.

AMÉLIORER LE STATUT ET LA CONDITION SOCIO-ÉCONOMIQUE DES TRADUCTEURS LITTÉRAIRES

- La précarité économique et sociale du traducteur doit faire l'objet d'une attention collective et de concertations entre éditeurs, traducteurs, programmes d'aide à la traduction.
- Une professionnalisation des traducteurs littéraires passe aussi par de meilleures conditions de travail : accès à des bourses de traduction, des possibilités de résidence, de voyages d'étude, des outils appropriés.

De la formation des traducteurs littéraires

En général, la formation universitaire des traducteurs littéraires laisse à désirer, même si des pôles d'excellence existent. Il existe des cursus universitaires de traduction et d'interprétariat dans les universités, mais en nombre insuffisant, et où la traduction littéraire reste marginale ou abordée d'une manière superficielle. Elles s'insèrent en général dans les cursus en langues étrangères. La faiblesse de ces formations universitaires à vocation professionnelle est souvent mentionnée. De nombreux traducteurs, notamment dans la jeune génération, maîtrisent insuffisamment la langue d'arrivée, voire la langue source, et manquent cruellement de culture littéraire, artistique, voire de connaissances plus générales.

On tend souvent à opposer la formation universitaire des traducteurs et des formations informelles menées sous forme d'ateliers. Or la maîtrise, si bonne soit-elle, d'une langue étrangère ne suffit pas à bien traduire. Cet exercice requiert une méthode, mais aussi la connaissance intime de sa propre langue, le sens de l'écriture, une puissance d'imagination et d'empathie, une capacité intellectuelle et sensible à se tenir « entre » les langues, « entre » leurs résistances. Ainsi, et parce que le traducteur littéraire se forme dans la pratique ainsi que dans l'apprentissage par les pairs, les ateliers collectifs sont précieux. La Escuela de Traductores de Toledo, par exemple, atteste du fait que ces deux approches peuvent être heureusement complémentaires au sein d'un cursus universitaire – mais elle fait encore exception.

Lors du séminaire d'Alexandrie, en novembre 2010, le rôle bénéfique des projets non-universitaires pour le perfectionnement des traducteurs littéraires tout au long de leur parcours a été rappelé. Certains, autour des Collèges de Traducteurs (ou Centres de traduction littéraires) allient accueil en résidence et ateliers de formation,

tels Ekemel, en Grèce, le Literarisches Colloquium Berlin, le Collège de Seneffe, en Belgique, le Collège international des traducteurs, à Arles, avec sa *Fabrique des traducteurs* ; d'autres favorisent des rencontres littéraires comportant des ateliers de traduction, (comme *Literature in Flux*, du réseau Halma, le *Poetry Connection* ou le *Word-express* de Literature Across Frontiers, les rencontres du Centre international de poésie de Marseille, la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs à Saint-Nazaire). Le mémorable Centre international de traduction poétique de Royaumont fit quant à lui de la traduction l'enjeu même de l'écriture collective.

Comme le signalent les études, ces formations informelles concernent très majoritairement la littérature et rarement les sciences humaines, majoritairement les langues de l'Union européenne et très rarement les autres langues du pourtour méditerranéen. De même, les lieux de résidence pour les traducteurs sont rares sur la rive Sud. Saluons la création au Maroc, en 2011, du projet Dar al-Ma'mûn, lieu de résidence pour les artistes et les traducteurs, centre d'art et bibliothèque.

Last but not least, l'état des lieux montre que les auteurs eux-mêmes, romanciers, poètes, auteurs de théâtre, philosophes, apportent une pierre très significative à l'édifice de la traduction, dans le domaine littéraire comme dans celui des sciences humaines et sociales, quand ils s'attachent notamment à traduire leurs contemporains. Cette réalité ne doit pas être sous-estimée, car elle participe pleinement de la traduction littéraire. Les auteurs jouent souvent alors un rôle d'ouvreur, contribuant de manière significative au renouvellement des imaginaires et des savoirs. On pense par exemple à Tahar Ben Jelloun, traduisant en français *Le Pain*, de Mohammed Choukri, en 1980.

- ↘ Elle passe par une plus grande attention portée par les éditeurs comme par les traducteurs à un rendu de qualité.
- ↘ Dans la carrière des universitaires pratiquant la traduction littéraire, la traduction d'une œuvre littéraire ou de sciences humaines et sociale doit être reconnue et validée.

SOUTENIR LES ORGANISATIONS DE TRADUCTEURS LITTÉRAIRES

- ↘ Il faut soutenir les traducteurs littéraires dans leurs efforts d'organisation et de concertation, et notamment multiplier les liens entre traducteurs du monde arabe, de Turquie, des pays de l'UE.

FORMER LES TRADUCTEURS LITTÉRAIRES

- ↘ Le développement de cursus universitaires incluant des formations d'excellence pour la traduction littéraire doit être encouragé systématiquement.
- ↘ Une attention particulière doit être portée dans ces cursus à la formation dans les langues dites rares.
- ↘ Formations universitaires et ateliers informels de formation doivent être pensés en complémentarité.
- ↘ La possibilité pour un traducteur de se perfectionner tout au long de son parcours dans le cadre d'une formation ou d'un projet collectif de traduction est une priorité. En conséquence, le développement de programmes servant cet objectif de formation doit être appuyé.
- ↘ Le développement d'ateliers collectifs de traduction sur des chantiers précis de traduction doit enfin être favorisé, notamment dans le domaine du théâtre ou des sciences humaines et sociales.



TRADUIRE LA LITTÉRATURE

Le roman sinon rien !

La traduction littéraire « entre les rives » est amplement dominée par la fiction, souvent de manière exclusive.

En arabe, ce sont les œuvres romanesques classiques européennes du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, tombées dans le domaine public, qui sont omniprésentes, et l'on compte souvent plusieurs traductions pour un même titre. En Tunisie, souligne Jalel Al-Gharbi dans son étude, les traductions des classiques français sont en fait des adaptations et sont « apparentées au parascolaire ». Encore faut-il noter que ces corpus sont largement incomplets. Quant à la littérature contemporaine, elle est en proportion peu présente. Et les écrivains contemporains traduits sont souvent des auteurs secondaires. La prose non romanesque, en particulier le récit, est davantage traduite en turc ou en hébreu qu'en arabe.

Priorité est donnée, en arabe, turc ou hébreu, aux œuvres incarnant la centralité « occidentale » [par rapport aux « cultures subalternes »]. On note l'absence criante des grands auteurs antillais français, des auteurs francophones belge ou suisses, la présence sporadique des auteurs anglophones indiens ou africains, avec quelques titres seulement parus en Egypte dans les cinq dernières années... la faible présence des auteurs latino-américains [de langue espagnole ou portugaise]... Enfin, pour les traductions en arabe, les auteurs paraissent négligées en regard de leurs confrères masculins, à notoriété égale.

Le roman contemporain arabe ou turc prévaut à l'inverse massivement dans les langues de l'Union européenne, avec une préférence abondamment soulignée, dans les études, pour les romans à caractère socio-ethnographique. Cette situation est parfois si caricaturale qu'elle est volontiers épinglée par les intellectuels et écrivains arabes, quand l'occasion se présente.

Là encore, la diversité des auteurs est proportionnelle au nombre de livres traduits. Ainsi, en allemand, français, espagnol, italien, les littératures arabes, dans leur diversité, sont mieux représentées, quoiqu'avec des disparités significatives. Partout ailleurs, on remarque l'absence d'auteurs arabes contemporains majeurs, des catalogues hétéroclites, la sous- ou surreprésentation de certaines « régions » arabes. Les écrivains Naguib Mahfouz, prix Nobel 1988, Mahmoud Darwich et Adonis, pour la poésie, Alaa Al-Aswani (*Immeuble Yacoubian*), sont les contemporains les plus traduits. Proportionnellement, les auteurs arabes francophones ou anglophones [Khalil Gibran avec *le Prophète*, partout présent] sont davantage traduits, et depuis plus longtemps, notamment en Allemagne ou en Europe centrale et orientale [Tahar Ben Jelloun, Amin Maalouf, Mohamed Dib, Assia Djebar, etc.]. La poésie arabe représente en général 15% à 20% des traductions littéraires, mais beaucoup plus en Espagne (un tiers). Les auteurs classiques arabes sont peu traduits, si ce n'est dans les pays qui ont eu ou ont encore une tradition d'études orientales. Enfin, les contes continuent de représenter une part importante des traductions de l'arabe, avec les *Mille et une nuits* pour principal fond de commerce.

Longtemps circonscrite à Yaşar Kemal et Nazım Hikmet, assez largement présents dans les corpus, la littérature turque traduite est dominée par l'œuvre d'Orhan Pamuk, prix Nobel en 2006, dont il faut rappeler qu'il a été traduit dès 1989 en Syrie, dès les années 1990 en France ou en Allemagne, soit bien avant l'attribution du Nobel de littérature. Il est suivi par des auteurs comme Elif Şafak. Les auteurs classiques ottomans ou turcs du début du XX^e siècle sont peu traduits, si ce n'est Ahmet Hamdi Tanpınar – une « conséquence directe de la popularité des romans d'Orhan Pamuk » [Hakan Özkan]. Dans les langues où la littérature turque est da-

vantage présente, de petites maisons d'édition récemment créées font découvrir des auteurs nouveaux ou moins connus.

En ce qui concerne la littérature israélienne écrite en hébreu, on relève là aussi une forte présence des romans, aux côtés des récits de vie et mémoires, lesquels constituent une part significative des traductions en allemand par exemple. Les auteurs israéliens contemporains de renom [notamment Amoz Oz, David Grossmann] écrivant en hébreu paraissent faire l'objet d'une politique d'auteur assez systématique [plusieurs titres d'un même auteur dans une même langue] dans la plupart des langues de l'Union européenne.

Les livres bilingues

Dans l'offre proposée aux lecteurs, le livre bilingue occupe malheureusement une place trop marginale, alors même que toutes sortes de bilinguismes ou de plurilinguismes existent dans la région euro-méditerranéenne. Le livre bilingue garde un caractère exceptionnel, réservé à la poésie et à la littérature de jeunesse, alors qu'il est un extraordinaire levier pour une appréhension interculturelle des langues et pour le développement d'une culture de la traduction. On note cependant un effort particulier en Allemagne [turc/allemand], en Espagne [espagnol/arabe], ou encore dans les pays du Maghreb [arabe/français/amazigh].

Critères de choix

La « bestsellerisation » est un phénomène général, qui a un impact direct sur les imaginaires interculturels. Elle nourrit l'idée qu'il suffit à l'éditeur de prendre les 2 ou 3 livres les plus vendus sur le marché éditorial de référence pour construire sa politique de traduction. Or, le succès d'un livre sur un marché n'entraîne pas nécessairement son succès sur un autre. Ensuite, le bestseller est ambigu. Il peut jouer le rôle de locomotive, entraînant les lecteurs vers d'autres auteurs traduits de la même langue. Mais il peut occulter des auteurs, des interprétations du monde, des propositions esthétiques, des réalités sociopolitiques d'importance.

Le critère des prix littéraires est un autre mode de choix relevé dans les études. Choisir un livre en fonction du prix littéraire qu'il a reçu dans un pays pose la question de l'adéquation entre le local et le global, ces récompenses étant rarement indépendantes des contingences du marché éditorial d'où elles émanent. Le Nobel a incontestablement un rôle de phare dans le vaste océan littéraire, comme le montrent les effets d'entraînement du prix décerné à Mahfouz ou à Pamuk. Mais il convient de souligner que cet effet n'est pas systématique et sa durée non garantie. On peut également se demander si l'impact du prix Nobel de littérature n'est pas d'autant plus fort qu'il couronne des auteurs de langues et de cultures considérées jusque là comme périphériques ou subalternes dans le marché occidental du livre. Montrant qu'il est difficile d'échapper à la logique des prix littéraires, mais qu'il est également possible de construire une telle institution comme une alternative, le tout récent International Prize for Arabic Fiction, créé en 2008 à Abu Dhabi avec le soutien de la Booker Prize Foundation et de la Emirates Foundation, s'inscrit dans une logique de valorisation de la création littéraire contemporaine au sein du monde arabe, à partir de critères d'évaluation qui mettent à distance les attentes et projections occidentales sur ce que la littérature arabe doit ou devrait être.

Les éditeurs sont par ailleurs souvent confrontés à la logique de la liste, dont les grands programmes de traduction ou d'aide à la traduction sont friands (programmes de traduction arabes programmant 100 ou 1000 titres traduits dans un temps donné, listes de préconisation des services culturels étrangers, etc.). Les critères qui président à l'établissement de telles listes ne sont que très rarement explicités. Ils tiennent souvent aux priorités que les financeurs souhaitent faire prévaloir sans pour autant (oser) les formuler, et ces « propositions » sont souvent déconnectées des besoins réels de la société et du monde éditorial.

Images du livre traduit

Les études sur les traductions de l'arabe ou du turc offrent un florilège des clichés orientalistes utilisés par les éditeurs et/ou promus par les médias, clichés qui puisent à l'archaïsme orientaliste du XIX^e siècle – y compris pour la littérature de jeunesse, abondant en poncifs décrits par Mathilde Chèvre. Les couvertures font un recours immodéré à la figure de la femme voilée, de l'homme en *gallabiya* ou en *keffieh*, des coupes d'Istanbul ou de la ruelle de médina. L'éditeur n'hésite parfois pas à travestir le titre, comme le signale Lea Nocera pour un livre dont le titre original turc «Maison du libraire» fut transformé en «Hôtel du Bosphore»... Les jeunes maisons d'édition, remarque Nil Deniz, s'inscrivent désormais à contre-courant de cette tendance. Le recours aux clichés n'est pas absent non plus des traductions en arabe et turc, et le pont de Prague dans la brume est l'accroche rituelle pour vendre Kafka ou Kundera. Il n'en demeure pas moins que ces partis-pris gouvernent aussi la promotion du livre et sa visibilité en librairie, et qu'ils colorent la réception médiatique des œuvres.

Il s'ensuit que, pour Emmanuel Varlet, « les imaginaires interculturels apparaissent de plus en plus en rupture avec les réalités contemporaines du monde arabe ». Dans sa traduction contemporaine, l'orientalisme a pour effet que « les œuvres littéraires sont présentées sur le mode du document ou du témoignage à valeur ethnographique ou politique et se voient dénier par là leur valeur proprement littéraire. » (Richard Jacquemond).

Au fond, c'est la pauvreté même des imaginaires et des sensibilités que questionne l'état des lieux.

Traduire « à travers »

Dans le domaine de la création littéraire, qu'elle soit de fiction, poétique ou théâtrale, la distance créée entre le texte original et sa traduction du fait du passage par une langue intermédiaire, dont on a signalé qu'il est fréquent, tend à déconnecter et le traducteur et le lecteur du monde sensible de l'auteur, de ses référents sociaux et culturels implicites, de ses jeux de langage. Si l'on conçoit bien l'effet de rentabilisation d'une traduction qui servirait de texte « original » pour une autre traduction, si l'on voit bien l'intérêt d'un éditeur à acheter les droits d'un auteur important pour se positionner sur le marché sans pour autant savoir s'il existe des traducteurs susceptibles de le traduire, il est plus difficile de se représenter l'intérêt que l'auteur et le lecteur trouvent à ce marché de dupes.

Au-delà de ce phénomène, le leitmotiv des études réalisées pour l'état des lieux est que les traductions dans le domaine littéraire sont de qualité souvent médiocre, toutes langues confondues, même s'il existe des pôles d'excellence. Cette réalité vaut notamment dans les pays où la traduction et le traducteur littéraires ne sont pas reconnus dans leurs spécificités, où les éditeurs ne font pas cas de l'importance d'une traduction réussie, où les aides à la traduction ne sont pas conditionnées à des critères de qualité minima : vérification des compétences et de l'habileté du traducteur, rémunération convenable, délais suffisants, contacts avec l'auteur lorsque cela est possible, révision de la traduction en concertation avec le traducteur, absence de censure du texte traduit.

La critique littéraire

Last but not least, la responsabilité de la critique littéraire – tous médias confondus – est engagée. En général, de manière flagrante, la critique littéraire ne témoigne aucun intérêt pour ce qui est « traduit » dans le livre traduit, pour « la part de l'étranger » (Kadhim Jihad¹). Ce désintérêt fait injure au traducteur, mais aussi au sens même de la traduction comme geste et projet. Il doit être relié à un mépris plus général pour les enjeux culturels et politiques de la traduction dans les sociétés contemporaines.

Désenclaver l'œuvre traduite

L'œuvre littéraire traduite doit être désenclavée, elle doit être donnée à lire, entendre, partager. Elle appelle une mise en relation avec d'autres créations artistiques ou avec le débat d'idées, comme le font par exemple

1 - Kadhim JIHAD, *La Part de l'étranger : La traduction de la poésie dans la culture arabe*, Actes Sud, Arles, 2007.

DIVERSIFIER LES PERSPECTIVES ET LES PROPOSITIONS

➤ Résumer la traduction de la littérature à un simple processus d'importation-exportation d'un bien culturel bien « noté » se fait au détriment de la création littéraire et des échanges interculturels entre sociétés.

➤ Il existe partout un besoin de plus grande diversité et de plus grande cohérence dans les œuvres littéraires traduites.

SE DÉGAGER DES STÉRÉOTYPES

➤ La perception de la littérature de l'autre est très largement grevée par les stéréotypes dont trop d'éditeurs et de médias font un large usage, tant au niveau des choix que de la présentation de l'œuvre au public.

➤ Ces stéréotypes sont réducteurs pour la littérature, pour l'auteur qu'ils assignent à identité, pour le lecteur qu'ils emprisonnent dans de supposées attentes.

ENCOURAGER LES ÉCHANGES LITTÉRAIRES DANS TOUTE LEUR DIVERSITÉ

➤ Des possibilités multiples de rencontres littéraires devraient être favorisées, à différents niveaux (local, national, transfrontalier, transnational et régional) et dans différentes langues.

➤ Les médias imprimés ou internet favorisant ces échanges littéraires doivent être encouragés.

les Rencontres Averroès, à Marseille. Les études menées en Italie, en France, en Espagne montrent qu'il est possible d'évoluer d'un public très restreint de spécialistes à un public plus large. Il faut du temps et de la constance dans l'effort éditorial, et de bons traducteurs. Mais il faut aussi des moments de rencontres culturelles où les lecteurs, les publics, aient la possibilité de découvrir un auteur non pas tant en fonction de son appartenance nationale que du contexte artistique, social, politique dans lequel il évolue, de rencontrer son traducteur, d'entendre des langues...

Dès lors qu'elles sont ouvertes sur le monde et l'univers de la traduction, les revues imprimées ou en ligne ont ici un rôle central à jouer de mise en relation, d'incitation à la découverte. Ainsi que la conférence d'Istanbul organisée par Literature Across Frontiers et le ministère turc de la Culture et du Tourisme l'a rappelé², les médias culturels électroniques indépendants, dans leur double dimension d'information et de réseau social, sont également des lieux importants de contextualisation et de débat.

L'importance des événements littéraires de proximité, ponctuels ou développés tout au long de l'année, a été soulignée lors du séminaire d'Alexandrie. Il peut s'agir d'initiatives culturelles gouvernementales, importantes pour ouvrir des pistes, comme l'ont par exemple montré les Belles étrangères en France, mais aussi de projets locaux, portés par des associations ou par des collectivités locales dans une logique de partage et de participation plutôt que de promotion *stricto sensu* – voire dans une logique d'aller-retour entre les rives, sous la forme de réels partenariats culturels, comme avec le tout récent *Beyrouth 39*, résultant d'une coopération entre le Hay Festival Wales et Beyrouth Capitale mondiale du livre 2009.

La littérature de jeunesse

Dans son étude transversale sur la traduction de la littérature de jeunesse de l'arabe et vers l'arabe, Mathilde Chèvre montre que les éditeurs arabes importent et traduisent pour les enfants « des livres scientifiques, des dictionnaires et des encyclopédies, des œuvres littéraires majeures produites par l'Occident, toujours sensiblement les mêmes depuis 50 ans, inlassablement traduites, des albums abordant la question de la psycho-

² - http://www.lit-across-frontiers.org/projects_detail.php?id=9 [consulté le 5 novembre 2011]

logie de l'enfant ». « Les pays de l'Union européenne, quant à eux, importent pour leurs enfants de "l'orientalisme", des adaptations des contes des *Mille et une nuits*, les aventures de Sindbad le Marin, et autres cavernes d'Ali Baba, mais ne traduisent pas, ou très peu, les livres produits par les maisons d'édition arabes à l'époque contemporaine. »

L'édition de la littérature de jeunesse rejoint cependant les grandes tendances relevées pour la littérature en général, à savoir le rôle novateur « des jeunes maisons d'édition (Liban, Egypte) qui favorisent la création arabe » ; « l'importance des phénomènes de traduction internes ou de création en langue française très fréquents dans les maisons d'édition jeunesse du Maghreb, et dont on trouve quelques exemples au Liban » ; le rôle important des petits éditeurs, notamment en France, pour traduire « les créations issues du monde arabe, ou encore commander directement des œuvres à des auteurs et illustrateurs arabes ». Insistant sur l'émergence d'une littérature arabe de création pour la jeunesse, qui mérite d'être soutenue et reconnue en tant que telle, elle montre que celle-ci contribue à créer un contexte favorable pour la traduction d'une littérature de création de jeunesse. Esquissant en conclusion de son étude une analyse sur les importants processus d'adaptation (des images, des noms, de certains aspects du récit) que l'on relève dans la traduction de la littérature de jeunesse en arabe, Mathilde Chèvre insiste sur les « enjeux culturels, religieux, éducatifs qui sont à l'œuvre lors de la traduction d'un livre pour enfants, lors du passage d'une langue, mais aussi d'une sphère culturelle, religieuse, d'une identité à l'autre », elle montre que la traduction de la littérature de jeunesse est une sorte de précipité, au sens chimique du terme, de la traduction comme processus interculturel.

Les études de l'état des lieux pour les traductions du turc et en turc révèlent des aspects intéressants, qui appellent une étude plus systématique ultérieurement. On relève notamment une plus forte présence de la littérature turque de jeunesse en Allemagne, qui compte une population turcophone importante, et l'existence de nombreux livres bilingues. Et, dans son étude sur la traduction du suédois en turc, Annika Svahnström relève qu'en une dizaine d'années une centaine de titres ont été traduits du suédois en turc, reliant ce phénomène au succès mondial des auteurs suédois pour la jeunesse.

LES PROGRAMMES D'AIDE À LA TRADUCTION

- ↳ Les programmes d'aide à la traduction sont indispensables pour encourager une diversification des œuvres traduites, tant en termes de genre littéraire que de langues sources.
- ↳ Les programmes d'aide à la traduction ne peuvent se limiter au soutien à la traduction d'une œuvre spécifique ou même d'une liste d'œuvres réalisée arbitrairement, depuis une position de surplomb.
- ↳ Ils doivent aider à développer des initiatives structurantes favorisant la compréhension de mouvements littéraires et encourageant une traduction de qualité, sa bonne diffusion et sa promotion auprès du public (revues imprimées ou sur internet, foires du livre, réseaux de libraires, rencontres littéraires ou festivals, renforcement de la chaîne du livre, en incluant le rôle des bibliothèques).
- ↳ La diversification des langues sources pour la traduction de la littérature de jeunesse participe du développement de la curiosité d'esprit chez les jeunes générations.

LA QUALITÉ DES TRADUCTIONS

L'AMÉLIORATION DE LA QUALITÉ DES TRADUCTIONS EST L'AFFAIRE DE TOUS :

- ↳ les éditeurs (choix du traducteur, temps suffisant pour la traduction, rémunération suffisante, mécanismes systématiques de révision associant le traducteur, refus de la langue intermédiaire) ;
- ↳ l'auteur lui-même, le cas échéant ;
- ↳ les programmes d'aide à traduction, qui doivent veiller à la qualité de la traduction des œuvres qu'ils soutiennent ;
- ↳ les critiques littéraires doivent être formés au commentaire des traductions et les médias sensibilisés à cet enjeu.



**TRADUIRE
LES SCIENCES
HUMAINES
ET SOCIALES**

Outre les études de l'état des lieux menées par paires de langues, les synthèses de et vers l'arabe, le turc, l'hébreu, les conclusions s'appuient sur quatre principales sources de réflexion : l'étude menée par la Fondation du Roi Abdul-Aziz, à Casablanca, sur son propre fonds d'ouvrages traduits en arabe dans le domaine des sciences humaines et sociales entre 2000 et 2009, ainsi que la conférence organisée par la Fondation du Roi Abdul-Aziz à Casablanca en novembre 2010, sur « Traduire la pensée politique moderne » ; les trois journées d'étude organisées dans le cadre de la plateforme « Traduire les sciences humaines et sociales au Proche-Orient », qui a été initiée par l'Institut français du Proche-Orient et Transeuropéennes à Beyrouth (nov. 2009 et avril 2010) et Amman (sept. 2010) ; les discussions avec l'équipe de l'IREMAM, à Aix-en-Provence. Pour des raisons de financement et de délais, l'état des lieux ne dispose pas encore d'études approfondies sur la traduction des sciences humaines et sociales en turc et en hébreu. Cet aspect sera complété ultérieurement. La présente synthèse reprend et augmente les conclusions présentées par Elisabeth Longuenesse, de l'IFPO (Beyrouth) et Mohamed-Sghir Janjar (Casablanca) lors du séminaire intermédiaire d'Alexandrie en novembre 2010, et celles de l'atelier de Royaumont de mai 2011.

Statut des sciences humaines et sociales et statut des langues

La traduction des sciences humaines et sociales est une question largement sous-estimée, voire impensée, tant au sud qu'au nord de la Méditerranée, tant de la part des institutions de recherche et des pouvoirs publics que des chercheurs eux-mêmes. Elle est souvent rapportée à la seule nécessité de publier en anglais pour garantir une présence dans les référencements internationaux. Les enjeux de la traduction pour le renouvellement des langues, l'éducation, le développement des sociétés et des savoirs sont dédaignés.

Dans le capitalisme mondial, dans la compétition globale entre pôles d'attractivité, dont les règles imposent une généralisation des procédures de quantification, de mise en concurrence et de notation des universités, de classification par rangs des outils de valorisation de la recherche, les sciences humaines et sociales sont à la fois enserrées dans des cadres inappropriés et dévalorisées, considérées comme peu porteuses économiquement, professionnellement et socialement.

Largement inexplorée, la question des pratiques linguistiques dans la recherche mérite pourtant une attention particulière. En effet, le paysage actuel dans le monde arabe, en Turquie, dans de nombreux pays européens est celui d'une dissociation croissante entre la ou les langues de production des savoirs et la société. Soulignés dès 2008 par l'historien Edhem Eldem, lors des premiers travaux du groupe « Traduire en Méditerranée », abondamment commentés dans les travaux de l'état des lieux au Proche-Orient, récemment analysés par le sociologue Sari Hanafi¹, les effets de séparation linguistique au sein d'un même champ de savoir, en fonction de la langue de production (langue locale, langue internationale), entraînent *de facto* un cloisonnement entre références, entre sources utilisées. Dans le séminaire intermédiaire de l'état des lieux à Alexandrie, en novembre 2010, le philosophe Ferda Keskin faisait un constat similaire pour les sciences humaines et sociales turques.

Quant à la recherche, les réunions d'Amman et Beyrouth ont montré qu'elle est exposée aux interactions croissantes avec la demande d'expertise, conçue comme une prestation de service. Les chercheurs sont ainsi de plus en plus souvent mobilisés pour produire de l'expertise locale à partir de cahiers des charges formulés dans les terminologies, les références, les cadres normatifs des commanditaires (ONG,

agences gouvernementales, organisations intergouvernementales)². Ces travaux influent à leur tour sur la recherche, les formes de problématisation, les terminologies. De fait, la situation de la recherche dans le monde arabe reste déficiente et notamment sur le plan de la recherche de terrain.

Enfin, partout fragilisées en tant que lieux de formation des savoirs en sciences humaines et sociales, du fait des logiques de concurrence internationale et, parfois, du contrôle politique, les universités tendent à « externaliser » le débat d'idées. Celui-ci ne trouve pas pour autant sa place dans la société, où les médias « officiels » (publics ou privés) contribuent trop souvent au nivellement et à la polarisation. La séparation institutionnelle hermétique entre recherche et culture contribue à cet état de fait. Ainsi, par exemple, la Commission européenne opère un cloisonnement des sciences humaines et sociales dans le secteur « recherche » qui empêche toute aide à la traduction pour des projets éditoriaux européens portant sur le débat d'idées et les sciences humaines et sociales.

De l'arabe : les savoirs aux périphéries

Ce cadre dressé, la traduction des sciences humaines et sociales apparaît à la fois comme le domaine le plus inégalitaire en matière de traductions « entre les rives » et celui qui interpelle le plus les sociétés, sous l'angle des centralités, des hégémonies et sous celui des conditions de possibilité d'une coproduction des savoirs « entre les rives ».

Il faut le redire à ce stade de l'état des lieux, les sciences humaines et sociales contemporaines produites en arabe ne sont traduites ni dans les langues de l'Union européenne, ni en turc, et pas davantage en hébreu. Le peu de traductions qui existent (une trentaine en 25 ans en français, par exemple) portent, comme le résume Richard Jacquemond, sur « deux domaines de prédilection : les débats et polémiques autour de la place de l'islam dans les sociétés arabes modernes [...], et ceux autour de la question féminine », et ne concernent pour l'essentiel que quelques langues seulement.

1 - Sari Hanafi, "University Systems in the Arab East : Publish globally and Perish locally vs publish locally and perish globally", *Current sociology* 59 (3) 291-309, 2011

2 - Lire notamment à la contribution de l'Institut pour la santé mentale de l'Université de Birzeit à ce sujet, lors de journée d'étude organisée par l'IFPO et Transeuropéennes à Amman en septembre 2010. http://www.transeuropeennes.eu/ressources/pdfs/Compte_rendu_de_la_journee_d_etude_Traduire_les_sciences_humaines_et_sociales_au_Proche_Orient_Amman_29_septembre_2010_26.pdf

Les auteurs traduits varient d'ailleurs sensiblement d'un pays à un autre. Ainsi est-ce tout récemment que le philosophe syrien Sadiq Jalal Al-Azm³ a été traduit en français, alors que des traductions de ses textes existaient depuis longtemps en allemand ou en anglais. Enfin, les conditions de bonne réception des auteurs arabes contemporains ne sont pas toujours réunies, du fait du manque d'appareil critique et/ou de traductions de faible qualité. Quant aux revues de pensée critique, rares sont celles qui, comme *Transeuropéennes*, publient et traduisent des auteurs arabes. Trop souvent, et comme on le voit présentement avec les révolutions et soulèvements arabes, le regard européen reste privilégié.

Somme toute, les principaux intellectuels arabes traduits dans les langues européennes ou en turc sont ceux qui écrivent en anglais (au premier rang d'entre eux Edward Saïd, mais aussi Nawal Al-Sadawi) ou en français (Mohamed Arkoun, Fatima Mernissi, Tariq Ramadan, Moustapha Safouan). En regard de l'existant, il s'agit là aussi d'un petit nombre d'auteurs, qui ne rend pas justice à la richesse des productions dans des domaines aussi divers que la philosophie, la psychanalyse, les sciences politiques, l'histoire, la sociologie, l'anthropologie...

Quant à la traduction des penseurs arabes classiques, elle se résume dans beaucoup de pays à quelques auteurs seulement, au premier rang desquels figure Al-Ghazali. Viennent ensuite Ibn Arabi, Ibn Rushd, voire Al Farabi, plus rarement Ibn Sina, Ibn Tufayl, Ibn Battuta... Signalons l'importance du renouvellement des traductions, lectures, commentaires de la part de philosophes ou historiens de la pensée comme Ali Benmakhlof, Marwan Rashed, Abdessalam Cheddadi, dans le domaine francophone, pour resituer la pensée arabe et son legs dans le XXI^e siècle – y compris sous l'angle d'une pensée de la traduction.

Sans surprise, la traduction des auteurs arabophones via une langue tierce (français ou anglais) est souvent de mise.

Jusque tout récemment, et sans qu'il soit possible de dire ce que sera l'effet des révolutions et soulèvements arabes sur la curiosité des éditeurs et du public, l'argument de l'étroitesse du marché est en général invoqué pour expliquer le manque d'auteurs arabes dans les catalogues de sciences humaines et sociales. Mais cette donnée ne peut être dissociée du contexte plus général de perception du monde arabe. Le discours selon lequel il n'y aurait rien à traduire de la production contemporaine en arabe mérite ici une attention particulière. Elle procède souvent dans le monde arabe d'un autodénigrement et, en Europe, d'une attitude de mépris. Mais, pour Mohamed-Sghir Janjar, cette question est plus complexe. Dans un échange de courriels au sujet des présentes conclusions, il constate que les auteurs arabes, parfois très jeunes « qui travaillent dans des langues étrangères et publient ainsi dans de prestigieuses collections d'éditeurs européens » inscrivent leurs travaux « dans les démarches cognitives et les postures épistémologiques reconnues chez leurs pairs occidentaux », tandis que « leurs collègues arabophones qui produisent et ciblent le public arabe, travaillent souvent suivant un modèle explicatif global qui essentialise les pratiques et faits sociaux au lieu de les historiciser et fournir des grilles pour les interpréter. » Et il ajoute : « N'utilisant pas les codes, les outils et les réflexes ancrés dans le champ académique européen depuis plus d'un siècle, il est difficile pour ce genre de travaux arabes de trouver traducteurs ou réception en Europe. »

Rejoignant en cela le phénomène plus général de la « fuite des cerveaux », qui draine les énergies et les compétences du Sud vers les

pays du Nord, et que dénoncent de manière récurrente les ONG de développement, Mohammed-Sghir Janjar souligne encore les composantes de cette situation paradoxale : « de brillants chercheurs arabes [...] qui fuient la crise des universités de la rive sud ; le champs académique et éditorial du nord qui se renforce grâce à leurs apports ; et enfin la crise de l'assimilation des savoirs modernes par les sociétés arabes (dans leur langue) qui s'aggrave ». Le paradoxe culmine dans le fait qu'une partie des programmes d'aide à la traduction dans les pays arabes va vers la traduction de savoirs sur les sociétés arabes écrits par des intellectuels arabes dans d'autres langues, alors que, dans le même temps, on refuse « d'opérer les réformes nécessaires au niveau de l'enseignement universitaire susceptibles de réduire l'écart qualitatif et quantitatif sur le plan des savoirs (SHS) »⁴

Cependant, comme l'ont montré les rencontres organisées avec l'IF-PO au Proche-Orient, comme en témoigne également le travail de Casa Arabe⁵, qui s'attache à traduire et faire connaître le monde arabe contemporain en Espagne, il existe des foyers de production en matière de sciences humaines et sociales qui méritent d'être identifiés, rendus visibles et mis en traduction.

Du turc, de l'hébreu : des situations hétérogènes

Plus contrastée géographiquement, puisque Hakan Özkan relève que les pays des Balkans témoignent d'un intérêt certain pour la production turque dans les champs historique et politique, la traduction de la recherche turque est marginale presque partout ailleurs. Elle est pourtant foisonnante dans de nombreux champs de savoir, en prise avec les changements culturels et épistémologiques mondiaux tout autant qu'avec les grands débats turcs contemporains. Des auteurs turcs écrivant en français, allemand ou anglais sont cependant publiés et/ou traduits dans différents pays européens, comme les historiens Iber Ortaylı, Edhem Elden, la sociologue Nilüfer Göle, le politologue Ahmet Insel, etc. Mais on constate qu'il y a peu de traduction entre le français, l'anglais et l'allemand de ces auteurs, ce qui renforce le cloisonnement déjà évoqué entre langues de production des savoirs et la méconnaissance de pans entiers de la réflexion critique turque contemporaine. Ces éléments ne sont pas anodins, quant on connaît la virulence du débat sur l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne et la nature des stéréotypes qu'il mobilise, y compris en hauts lieux.

Quant aux auteurs israéliens, ils sont eux aussi souvent « entre » les langues, l'université israélienne privilégiant l'anglais pour la recherche. La plupart écrit donc en anglais et/ou en hébreu et les œuvres traduites le sont soit d'une langue, soit de l'autre – ou des deux. L'essentiel des œuvres traduites touche l'histoire d'Israël, l'histoire du peuple juif, l'histoire du sionisme, la politique israélienne, le conflit israélo-palestinien. Leur nombre et la nature des titres varient selon les pays, les positions publiques et les sensibilités à l'égard du conflit. Les « nouveaux historiens » par exemple, et plus largement les géographes et urbanistes, les philosophes, les sociologues critiques restent par exemple peu ou pas accessibles, si ce n'est là encore dans trois ou quatre langues. En arabe, ce sont essentiellement des instituts de recherche comme *Madar* - The Palestinian Forum for Israeli Studies à Ramallah et le Centre d'études palestiniennes (basé à Beyrouth) qui traduisent les auteurs israéliens. L'enjeu politique de la traduction a, là encore, un effet clivant.

3 - Ces interdits qui nous hantent, Islam, censure, orientalisme, Coédition Éditions Parenthèses / MMSH / Ifpo ; Marseille/Aix-en-Provence/Beyrouth, 2008

4 - Échanges de courriel entre M.-S. Janjar et G. Glasson Deschaumes 17.11-01.12. 2011.

5 - <http://www.casaarabe-ieam.es/>

Une dynamique nouvelle de traduction dans le monde arabe

En introduction de l'importante étude conduite par la Fondation du Roi Abdul-Aziz à Casablanca sur son propre fonds bibliographique entre 2000 et 2009, datée de 2010, Mohamed-Sghir Janjar rappelle les défis culturels et politiques du monde arabe : « La reprise et la consolidation du processus de modernisation culturelle » initié pour certains pays à la fin du XIXe siècle ; la « généralisation du processus d'arabisation de tous les cycles de l'enseignement, qui est une avancée en soi » mais « nécessite impérativement et parallèlement, le développement de la pratique des langues étrangères ainsi que la diversification et l'intensification du travail de traduction » ; le défi « de nature politique » consistant à intégrer les fondamentaux de la modernité politique (démocratie, citoyenneté, droits de l'homme, etc.). Les révolutions et soulèvements arabes de l'année 2011 et les processus de démocratisation qu'ils ont entraînés par effet de domino ne démentent pas cette vision. Ils s'inscrivent dans une volonté d'émancipation et de liberté, et dans un mouvement de ressaisissement de soi par soi, dont la conduite des élections tunisiennes est un autre signe.

Relevant une augmentation de 34% des titres traduits par les éditeurs arabes, avec une moyenne annuelle de 268 titres contre 198 titres par an dans la décennie précédente, les sciences humaines et sociales représentant entre 13% et 18% de l'ensemble des traductions vers l'arabe, Mohamed-Sghir Janjar et Hasnaa Dessa relèvent cependant des inégalités d'évolution selon les pays, avec une diminution du nombre de traductions dans ce domaine au Koweït et en Jordanie, une augmentation faible en Egypte (8,7%), très nette au Liban (30%), notamment grâce au rôle de l'Organisation arabe de la traduction (OAT), un développement très important en Syrie (61%) et au Maroc (54%) – alors même que le Maroc n'a pas de programme d'aide à la traduction spécifique. De nouvelles dynamiques de traduction sont également apparues ces dix dernières années notamment

en Arabie Saoudite et en Algérie. Enfin, pour la traduction des sciences humaines et sociales, les éditeurs privés dominent le marché, sauf en Egypte et dans les pays du Golfe où l'étude constate « un quasi monopole du secteur public ».

Insuffisances et contraintes du livre traduit

Leitmotiv de l'état des lieux, le manque de visibilité du titre initial de l'ouvrage et l'absence fréquente d'indication sur la langue à partir de laquelle l'ouvrage est traduit compliquent l'analyse bibliographique et créent un flou quant au statut de la traduction. Cette question est d'autant plus importante que la traduction via une langue tierce pour les autres langues que l'anglais et le français est assez courante. Enfin, les livres traduits manquent en général d'un appareil critique approprié.

L'état des lieux signale également la pauvre qualité de nombreuses traductions en sciences humaines et sociales. Or une œuvre mal traduite perturbe la compréhension d'un auteur, d'un mouvement de pensée, parfois jusqu'au contresens. Le manque de cohérence terminologique entre plusieurs traductions d'un même auteur (publiées dans différents pays arabes), y compris d'un même titre, est également une difficulté récurrente. On mesure d'autant mieux, à la lumière de ces constats, les pistes ouvertes par l'Organisation arabe de la traduction en termes de professionnalisation de la traduction en sciences humaines et sociales (appareil critique, révision de la traduction, lexique à la fin du livre, traduction par des spécialistes du champ concerné).

Enfin, et l'étude d'Ali Hajji sur la traduction dans les pays du Golfe, et les journées d'étude organisées avec l'Institut Français du Proche-Orient ont montré la réalité des effets de censure sur le texte traduit et les phénomènes d'autocensure pratiquée par le traducteur lui-même – Franck Mermier rappelant que la censure opère aussi sur la circulation des livres entre pays arabes.

Figure 8. Total des traductions en arabe des sciences humaines et sociales (1990-2009) en nombre de titres

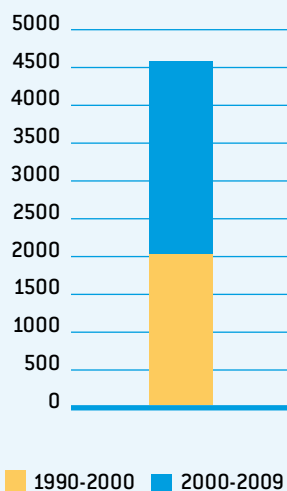
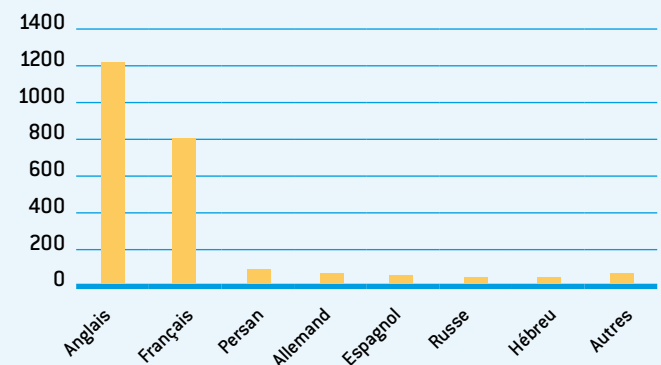


Figure 9. Répartition des traductions en arabe des sciences humaines et sociales par langues (2000-2009)



L'étude montre que la «production intellectuelle française (33,50% des titres traduits), constitue un réel concurrent de la production en anglais (48,50 % des titres traduits) », précisant toutefois qu'il s'agit non seulement d'auteurs français, mais d'éditions en français d'auteurs écrivant en allemand ou en italien ou en espagnol. «Si l'on excepte l'Égypte et les pays du Golfe, où l'anglais constitue la principale langue source, (...) la pensée française moderne et contemporaine est très présente dans le catalogue des traductions publiées au Liban, en Syrie et au Maghreb.» Un autre enseignement de l'étude du catalogue de la Fondation du Roi Abdul-Aziz est l'«essor relatif des traductions arabes des productions intellectuelles iraniennes», dû «aux intellectuels chiïtes arabes au Liban, qui font connaître les travaux de philosophes et théologiens iraniens contemporains, ainsi que (...) les penseurs du courant dit réformiste». Tout comme pour le domaine littéraire, l'étude relève la «faible présence des autres langues européennes» (allemand, espagnol, russe ou italien), «le peu d'intérêt porté aux travaux de sciences sociales et humaines publiés en turc, à l'exception des textes d'un penseur mystique comme Nawrassi», aux travaux en hébreu, et note l'absence de traductions arabes à partir des langues anciennes.

L'étude montre que les trois-quarts des traductions en langue arabe proviennent de champs de savoir importants pour la recherche en arabe aujourd'hui : études des faits sociaux ; histoire ; politologie ; études littéraires et linguistiques ; philosophie ; études sur l'islam en tant que religion et civilisation. En conclusion d'une analyse détaillée de ces traductions, l'étude relève quelques grands manques, dont l'absence de la religion comparée, et souligne les grandes tendances : celle d'un intérêt renouvelé pour les classiques, d'un intérêt continu pour la pensée française contemporaine (mais des auteurs et courants de pensée contemporains importants manquent), celle de la recherche d'une nouvelle pensée islamique et celle de la réappropriation des auteurs d'origine arabe (Mohamed Arkoun, Wael Hallaq, Moustapha Safouan ou Fethi Benslama ; Abdellah Hammoudi, Samir Amin, Hicham Sharabi, Georges Corm, etc.). Cependant, en regard de ce dernier point, Richard Jacquemond, dans la synthèse qu'il livre des études sur la traduction de et vers l'arabe, met plus généralement l'accent sur une «réappropriation des savoirs», dans

le sens où Saïd a pu décrire l'orientalisme comme la construction de soi par l'autre : «plus que de traduction, on doit parler ici de réappropriation des représentations et des savoirs produits à l'étranger/ dans des langues étrangères».

Qui traduit ?

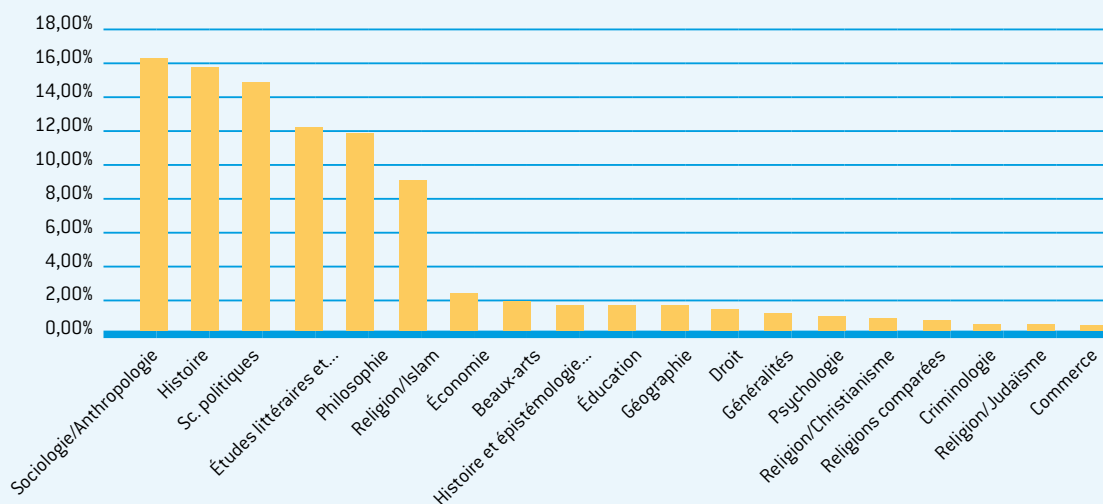
En matière de sciences humaines et sociales, la réponse à cette simple question est presque toujours la même et paraît valoir pour toutes les langues. Ce sont les chercheurs et universitaires qui traduisent. Dans les pays bilingues ou plurilingues, ils sont obligés de traduire leur propre texte, dans un aller-retour permanent entre le local et l'international.

Hormis ces spécialistes de haut niveau, les traducteurs en sciences humaines et sociales sont en général peu ou pas préparés à la traduction (manque de compétences linguistiques, connaissance faible de la matière, manque de méthode, manque de déontologie).

D'une manière générale, la baisse de niveau linguistique et de formation en sciences humaines et sociales entraîne un réel manque de traducteurs dans les jeunes générations. La traduction n'est pas incluse dans les cursus en sciences humaines et sociales. Le fait de traduire une œuvre n'est pas considéré comme un travail de recherche, dans les carrières universitaires. Et le frein à la mobilité des étudiants et chercheurs du monde arabe, du fait de la politique européenne restrictive en matière de visas, empêchent désormais de nombreux jeunes chercheurs de venir se former dans les universités européennes, coupant ainsi le lien fructueux qui a pu exister pour les générations précédentes entre le fait d'étudier dans un pays, d'y tisser des liens intellectuels et scientifiques, et de traduire ensuite.

Enfin, il y a convergence de vue sur le fait que les traducteurs en sciences humaines et sociales doivent en premier lieu être formés dans la discipline ou sur les problématiques qu'ils traduisent, et qu'ils peuvent et doivent être formés à la méthode et à l'art de la traduction à proprement parler.

Figure 10. Répartition en pourcentage des traductions en arabe (SHS) par champs disciplinaires (2000-2009)



LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES : UN ENJEU DE LA COOPÉRATION EURO-MÉDITERRANÉENNE

- ↘ Au lieu du statut accessoire auquel elles sont trop souvent réduites, les sciences humaines et sociales doivent être reconnues pour leur rôle dans le développement des savoirs et des sociétés, et pour le débat de société.
- ↘ Aussi, la traduction des sciences humaines et sociales doit devenir une priorité dans le partenariat euro-méditerranéen. Elle n'a pas en effet pour seuls destinataires les universitaires, les chercheurs, les étudiants. Elle participe du développement d'un espace critique dans la société. Traduire, c'est ainsi convier les lecteurs au banquet des idées pour construire le commun.
- ↘ L'appui aux chantiers de traduction des sciences humaines et sociales est une nécessité. Il doit cependant faire l'objet d'une approche concertée et cohérente, prenant là encore en compte toute la chaîne de la traduction.
- ↘ Tout en renforçant et en appuyant la traduction des sciences humaines et sociales dans le monde arabe, ce chantier passe par de nouvelles géographies dans le voyage des idées et des savoirs, qui réduisent les effets de centralité dans la production et la diffusion des savoirs.

SOUTENIR L'ÉMERGENCE DE NOUVELLES FORMES DE COOPÉRATION

- ↘ La traduction en sciences humaines et sociales est un lieu et un mode de production de savoirs et elle doit être reconnue et valorisée comme telle, tant par l'université et la recherche, en tant qu'institutions, que par les chercheurs, les traducteurs, les éditeurs, les commentateurs. Le développement de ce lieu en propre appelle de nouvelles formes de travail et de coopération, au-delà des seuls partenariats interuniversitaires, et de nouvelles formes de soutien prenant en compte tout le processus de traduction, y compris dans ses temps collectifs.

PROPOSER EN CONCERTATION, CHOISIR EN CONCERTATION

- ↘ La traduction en sciences humaines et sociales a pour rôle majeur d'aider à la constitution des savoirs et à l'ouverture sur d'autres modes d'appréhension du monde. En regard des besoins identifiés, la constitution de listes d'auteurs « manquants » n'est pas assez pertinente.
- ↘ Les politiques nationales d'exportation ou d'importation des productions scientifiques en sciences humaines et sociales devraient donc céder le pas à des concertations systématiques au niveau local, pour mieux prendre en compte les priorités des éditeurs, traducteurs, universitaires et chercheurs.
- ↘ Sur le plan transnational et régional, la concertation entre programmes d'aide à la traduction favoriserait une plus grande transparence et plus de cohérence.

CRÉER LES CONDITIONS DE LA RÉCEPTION DES ŒUVRES TRADUITES

- ↘ Que l'on organise la traduction en termes de champs de savoirs ou bien de problématiques, il importe en tout cas de veiller à proposer des niveaux d'accès différents : corpus complets d'auteurs-clés, recueils de textes fondamentaux sur un thème, recueil de textes de commentaires éclairant un champ de savoir, le tout permettant de mieux appréhender les cadres épistémologiques.
- ↘ A côté des traductions à caractère scientifique, accompagnées d'un appareil critique, voire d'un lexique, la publication d'ouvrages destinés à un plus grand public mérite également d'être développée.
- ↘ L'articulation entre les besoins identifiés localement et la circulation des idées au niveau global doit faire l'objet d'une attention permanente.

COÉDITER

- ↘ Compte-tenu de la taille modeste des marchés, il est fondamental d'encourager les projets de coédition pour la traduction des sciences humaines et sociales et de créer pour ce faire les conditions d'un travail collectif entre éditeurs, dans des contextes favorisant la rencontre avec les chercheurs et traducteurs.

FAVORISER LA FORMATION, LA MOBILITÉ ET LA RENCONTRE ENTRE TRADUCTEURS

- ↘ La mobilité des traducteurs comme celle des chercheurs est fondamentale, et elle doit être assortie, pour les sciences humaines et sociales, de l'insertion des traducteurs dans des cadres de recherche existants (laboratoires, universités, instituts, etc.).
- ↘ La formation des traducteurs en sciences humaines et sociales appelle des dispositifs spécifiques permettant de conjuguer les compétences linguistiques et disciplinaires. Les expériences collectives, dans les formations universitaires ou des cadres informels, doivent être encouragées.
- ↘ La formation comme l'amélioration de la qualité des traductions passe par l'accès aux sources, aux instruments de travail (dictionnaires, lexiques, etc.), voire aux traductions antérieures, ou aux traductions publiées ailleurs d'un même auteur ou d'une même problématique.

CONCEVOIR DE NOUVEAUX MODES DE COOPÉRATION POUR TRADUIRE LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

- ↘ Les partenaires de « Traduire en Méditerranée » engagés dans la recherche et la traduction en sciences humaines et sociales, qui se sont impliqués dans les différentes étapes de l'état des lieux, soulignent la nécessité de créer un mécanisme indépendant permanent de consultation, de débat, de coopération et de délibération sur les chantiers de traduction à mener dans le domaine des sciences humaines et sociales, au niveau euro-méditerranéen, doté des moyens de travailler sur le long terme, et se déclarent prêts à s'engager dans une telle plate forme.



TRADUIRE LE THÉÂTRE

A la lisière entre le monde éditorial et celui du spectacle vivant, la traduction des œuvres théâtrales soulève un ensemble de questions qui touche au théâtre comme espace public, au rôle et à la responsabilité des institutions culturelles dans l'ouverture à d'autres mondes, au statut de l'écriture dramatique et du travail scénique, aux économies du spectacle vivant, à la mémoire culturelle et aux hégémonies. La traduction théâtrale a pour autre particularité de s'atteler non seulement aux mots et aux sons de la langue, comme toute autre traduction, mais au corps même, situé dans l'espace et le temps. Aussi la présente synthèse n'a pas pour objet de proposer un inventaire des corpus traduits dans l'une ou l'autre des langues de l'espace euro-méditerranéen, ce pour quoi les moyens bibliographiques, techniques et financiers manquent à ce jour, notamment pour les traductions théâtrales de et vers l'hébreu. Elle vise à souligner quelques uns des enjeux contemporains du voyage des œuvres dramatiques «entre les rives» et des possibilités d'un échange plus égal. Elle s'appuie notamment sur les études menées par Virginie Symaniec et par Jumana Al-Yasiri dans le cadre de l'état des lieux, tout en apportant des éclairages complémentaires, et elle vise avant tout à poser les termes d'un débat qui pourrait se construire comme une des suites de l'état des lieux.

La spécificité de l'édition et de la traduction théâtrale

Virginie Symaniec montre la difficulté à indexer «la problématique singulière de la traduction théâtrale sur le seul domaine de l'industrie du livre» et la nécessité de faire appel à d'autres types de recherches que les seules données bibliographiques pour cerner les réalités de la traduction théâtrale – difficulté qui vaut de manière générale (entre langues de l'Union européenne, arabe, turc, hébreu). Dès lors que l'on parle de publication théâtrale, *a fortiori* de traduction théâtrale, qui n'a pas nécessairement la même fonction de «répertoire» que le texte en langue originale, il est donc fondamental de prendre en compte les réalités du spectacle vivant. Aujourd'hui, où la pratique du sur-titrage des textes est devenue courante, la question de la publication même des œuvres se pose en outre dans des termes différents. Virginie Symaniec fait remarquer que «l'édition d'un texte de théâtre mis en scène représente un surcoût dans un budget de production de spectacle déjà souvent difficile à monter».

De fait, on privilégiera à terme une réflexion plus large sur le voyage des pratiques, des esthétiques et des œuvres théâtrales, sur la réalité des échanges qu'il signale. L'analyse des données bibliographiques en est un indicateur intéressant, mais une réflexion plus structurante sur la traduction du théâtre «entre les rives» ne peut s'y résumer.

Traduire les dilemmes

Dans un texte publié en 1996 pour le numéro de *Transeuropéennes* coédité par l'International Experimental Theater Meeting (IETM) intitulé «Théâtre et espace public¹», l'écrivain Rachid Boudjedra rappelait comment le théâtre dans le monde arabo-musulman a fait son chemin à partir des impérialismes successifs. L'empire Ottoman apporta dans le monde arabe le théâtre d'ombres de *karaköz*. Ancré dans la tradition orale, l'improvisation et le jeu scénique, le *karaköz* «joué dans les rues, allait concurrencer les conteurs qui avaient souvent des capacités inouïes de jouer, mimer, mettre en scène les histoires qu'ils racontaient à des foules énormes, assises à même le sol et subjuguées par le talent des diseurs», écrit Boudjedra. L'implantation du théâtre dit occidental résulte, quant à lui, des colonisations française et britannique. D'abord destiné aux Européens vivant dans les territoires colonisés, il fait progressivement l'objet de traductions dans les formes dialectales

de l'arabe et donne lieu à de véritables processus d'adaptation dans lesquels le zeste de «couleur locale» (Al-Yasiri) est recherché. Dans les représentations populaires, l'œuvre traduite sert alors souvent à critiquer de manière détournée la puissance dominante.

Ni le *karaköz*, ni le théâtre européen n'arrivent en terrains vierges, loin s'en faut. Les formes dramaturgiques, inscrites dans la transmission orale et l'improvisation, et qui se jouent dans la rue, sur les places, sont diverses et d'une grande vitalité : contes, joutes oratoires, récits improvisés inspirés des *maqâmât*, etc. Mais le développement du théâtral à l'euro-péenne marginalise ces formes, les relègue au monde rural, favorise sur elles un regard ethnographique, dont l'état des lieux ne manque pas de signaler qu'il prévaut encore jusqu'à aujourd'hui.

L'un et l'autre s'excluent-ils ? Il est intéressant de relever que plusieurs grands artistes contemporains se sont attelés à refaire le lien, à se ressaisir de ces formes laissées aux marges. Ainsi, le travail de Tayeb Seddiki, au Maroc, «alternant les *maqâmât* (séances) de Harîrî et de El Hamadhâni et le répertoire occidental le plus avancé» (Boudjedra), montre qu'il n'en est rien. Et il n'est pas anodin que deux compositeurs contemporains, Ahmed Essyad (Maroc) et Zad Moultaka (Liban), soient allés respectivement y puiser, le premier avec l'admirable *Collier des ruses* (1994), sur le texte des *maqâmât* d'El Hamadhâni, le second avec le non moins admirable *Zajal* (2010) – du nom de cette ancestrale «joute oratoire, poétique et musicale» qui, après avoir été répandue dans tout le Bassin méditerranéen, reste encore vivante aujourd'hui au Liban et en Egypte.

Dans son étude, Jumana Al-Yasiri situe le mouvement de traduction et de publication en arabe classique dans les années 1960, le reliant à l'émergence d'une génération d'artistes formés en Europe. Très tôt cependant, les metteurs en scène arabes éprouvent les limites de l'exercice, à la fois parce que l'arabe classique ne paraît pas le mieux adapté au corps et à la langue du théâtre, mais aussi parce que les thématiques du théâtre occidental paraissent extérieures à la réalité locale. Dans le numéro de *Transeuropéennes* déjà cité, le metteur en scène Fadhel Jaibi relate sa prise de conscience de ce que «le Tunisien n'avait jamais rêvé à partir du même, mais toujours à partir de l'autre interposé». «J'ai très tôt considéré [...] qu'il fallait inventer une dramaturgie du *ici et maintenant* fondée sur nos propres vies, nos propres mythologies, d'où il ne fallait pas expulser la mythologie du quotidien : celle qui interpelle la conscience individuelle et collective tunisienne». Apparaissent de nouveaux auteurs, arabophones. Dans le même temps, le rapport aux textes européens traduits se transforme, dans le sens d'une «créativité plus audacieuse et [d'] une critique acerbe tant de soi que de l'autre» (Boudjedra).

1 - *Transeuropéennes* n°11, «Théâtre et espace public/Theater and Public space», Paris, 1996

Aujourd'hui, l'arabe dialectal, celui que parlent les comédiens, fait remarquer Jumana Al-Yasiri, est privilégié, et l'on voit ainsi apparaître une dichotomie entre des traductions qui continuent d'être publiées en arabe classique et «leurs réadaptations par des metteurs en scène de plus en plus décomplexés, se [faisant] principalement dans les dialectes locaux [comme *Richard III : An Arab Tragedy*² mis en scène par le Koweïtien Sulaiman al-Bassam en 2007]. Quant aux traductions contemporaines de qualité en arabe littéraire, «elles sont souvent l'œuvre de traducteurs venant du théâtre [Marie Elias pour Dario Fo, Hanan Kassab-Hasan pour Jean Genet, Jabra Ibrahim Jabra pour Shakespeare, Mohamed Ismaël Mohamed pour Pirandello]. »

Enfin, la traduction théâtrale est elle aussi exposée à la censure et à l'autocensure, tant sur le texte lui-même (parfois coupé ou réécrit suivant les besoins) que sur le choix des auteurs contemporains.

L'aide à la traduction du théâtre en arabe est essentiellement prise en charge par les services culturels tels que l'Institut français (Fonds d'aide au sur-titrage pour les œuvres théâtrales françaises, programme *Un Auteur, Un Acteur*³), du Goethe Institut, du Centre culturel italien du Caire. Le British Council, quant à lui, place moins l'accent sur la traduction du théâtre britannique contemporain que sur son exportation, au moyen d'un site web intitulé Digital Theater⁴.

En dépit de ces constats, il n'en existe pas moins dans le monde arabe une réelle ouverture à «un nouveau théâtre d'ailleurs», dont le Festival international du théâtre expérimental du Caire est le volet le plus officiel, et qui se traduit par l'émergence, depuis quelques années, de nouveaux festivals internationaux. Outre le travail d'ouverture internationale mené par certaines compagnies théâtrales dans les grandes capitales arabes, la dernière décennie a également vu émerger des initiatives structurantes centrées sur le soutien aux artistes indépendants, notamment au théâtre, comme le Studio Emad Eddin⁵ créé par Ahmed El Attar au Caire en 2005, qui conjugue résidences d'artiste, ateliers d'écriture, coopération internationale et activités de production.

Le théâtre arabe : point aveugle ?

Cependant, force est de constater que les artistes qui ont donné naissance au théâtre contemporain arabe et ceux de la jeune génération restent largement invisibles dans les pays de l'Union européenne, peu programmés, peu traduits, peu commentés – hormis quelques uns, dans un petit nombre de pays, comme Fadhel Jaïbi et Jalila Bacchar, Rabieh Mroué, Ahmed El Attar. (Rappelons que l'auteur Wajdi Mouawad, internationalement reconnu, écrit quant à lui en français et travaille en France.) Les données bibliographiques de l'état des lieux montrent une absence quasi systématique du théâtre arabe, hormis quelques exceptions. Dans un pays comme la France, où l'on traduit et lit davantage d'auteurs arabes qu'ailleurs, et qui compte de nombreux arabophones, il n'est pas rare d'entendre des professionnels invoquer une différence trop grande des esthétiques pour justifier cette indifférence...

Jumana Al-Yasiri résume ainsi la situation : «les metteurs en scène du nord de la Méditerranée ont tendance à adapter des textes non dramatiques arabes (*Les Mille et Une Nuits*, contes, poèmes...), plutôt que de se pencher sur l'écriture théâtrale du Sud proprement dite. Ainsi, l'auteur égyptien Tawfiq al-Hakim (1898-1987), figure emblématique de l'écriture théâtrale arabe de la première moitié du

XX^e siècle, dont la première traduction en français remonte à 1936 [*Schéhérazade*], bat jusqu'à ce jour les records en terme de traduction en langues européennes, alors que son écriture est considérée comme inadaptée à la scène par la majorité des praticiens arabes, malgré (à cause de) ses qualités poétiques. »

Outre la prédominance des auteurs classiques comme Tawfik al-Hakim et Saadallah Wannous, et celle des auteurs bilingues français-arabes, Jumana Al-Yasiri fait remarquer que les auteurs contemporains dont l'écriture est «fortement politisée» rencontrent l'audience d'un «public européen curieux et intellectuel» (Rabieh Mroué, Liban; Riad Masarwi, Palestine; Taher Najib, Israël). Elle signale cependant la vitalité des projets en faveur de la jeune création arabe dans le monde anglo-saxon, particulièrement au Royaume-Uni où le Royal Court, à Londres, «pris l'initiative de présenter cette nouvelle écriture dans le feu de l'actualité dans le cadre du projet : *After the Spring: New short plays from the Arab World*⁶. » Des institutions culturelles arabes, notamment du Golfe, s'associent à ces initiatives, du fait du rôle de médiation que constitue le passage par la langue anglaise et le marché anglo-saxon, comme c'est le cas pour *Gulf Stage*⁷, qui propose des captations en ligne de spectacles de jeunes compagnies du Bahreïn, Koweït, Oman, Qatar, de l'Arabie Saoudite et des Emirats Arabes Unis, avec des sous-titres en anglais.

Lancé en novembre 2011 à Marseille, et mobilisant une autre centralité linguistique (arabe/français), le projet *Dramaturgies contemporaines du monde arabe* est coproduit par le Système Friche Théâtre avec trois opérateurs artistiques et culturels du monde arabe, Shams (Liban), El Teatro (Tunisie) et Al Harah (Palestine). Il vise à «la recherche, la collecte et la mise en lumière d'une trentaine de textes de théâtre [...] écrits par de jeunes dramaturges» du monde arabe, à un «soutien à la jeune création arabe par la mise en place de résidences de création», et inclut un soutien à la traduction et à des publications bilingues. La *Plateforme SIWA*, créée en 2007, met au centre de son travail «les modes de création et de représentation dans le monde arabe contemporain», en ouvrant les itinéraires linguistiques et géographiques vers Berlin, Taroudant, Bagdad, Erbil... Il faut aussi ici souligner le rôle majeur joué par *Meeting Points*, biennale pluridisciplinaire itinérante dans le monde arabe et en Europe, qui compte six éditions à son actif et est organisée par le Young Arab Theatre Fund⁸ (Bruxelles). Elle opère de véritables décloisonnements, tout comme, pour la danse, le réseau Danse Bassin Méditerranée a pu le faire.

Pour clore provisoirement ce chapitre, et si «le théâtre contemporain arabe traduit récemment vers les langues européennes, sans être nécessairement publié, passe directement par la scène et par le sur-titrage» (Jumana Al-Yasiri), encore faut-il souligner que ce sont souvent les auteurs eux-mêmes qui se mettent en traduction, comme par exemple Fadhel Jaïbi et Jalila Bacchar, ou Taoufik Jelali, dont les pièces sont jouées en Tunisie en dialectal tunisien sur-titrées en français, rejoignant en cela les processus d'autotraduction amplement constatés dans les sciences humaines et sociales.

Le théâtre turc, oublié

Dans l'empire Ottoman comme dans le monde arabe, les formes dramaturgiques étaient à la fois riches et diversifiées, avec les contes, le théâtre d'ombre, le théâtre de rue, le tout nourri de sources très diverses, depuis le monde persan jusqu'aux apports mosaïques des

2 - *Richard III : Une tragédie arabe*, adaptation pour la scène non publiée

3 - <http://www.institutfrancais.com/>

4 - <http://www.digitaltheatre.com/>

5 - http://seefoundation.org/v2/index.php?option=com_frontpage&Itemid=1 [consulté le 21.11.11]

6 - *Après le Printemps : nouvelles courtes pièces du monde arabe*, deux journées dédiées au

Printemps arabe au Royal Court à Londres au mois d'août 2011, donc quelques mois seulement après le début des insurrections dans la région.

7 - <http://www.digitaltheatre.com/collections/gulfstage>

8 - <http://www.yatfund.org>

peuples d'Anatolie. Ayant campé ce paysage, Virginie Symaniec souligne que l'arrivée du théâtre européen vers le milieu du XIX^e change la donne. Des théâtres sont construits, pour y donner des pièces en français ou en italien, traduites ultérieurement en turc, scindant le public en deux, ceux qui participent à une culture élitiste, rattachée aux esthétiques occidentales, et ceux qui ont accès à la culture populaire.

Quelques constats peuvent être dégagés quant à la traduction des œuvres théâtrales en turc. Tout d'abord, le pourcentage d'œuvres théâtrales dans les recensions bibliographiques de l'état des lieux pour le turc est tout à fait marginal. Cela s'explique, d'une part, par le fait que beaucoup d'œuvres traduites et montées n'ont pas fait l'objet d'une publication et, d'autre part, par le fait que « beaucoup de pièces ne sont pas traduites en turc, mais éditées à Istanbul dans la version originale (Shakespeare, George Bernard Shaw, Friedrich Dürrenmatt) ». « Les œuvres de théâtre européennes qui font l'objet d'une diffusion et/ou d'une traduction promise à publication en Turquie sont presque exclusivement des classiques ». Comme en arabe, le passage par une langue tierce pour la traduction en turc est d'usage pour des langues moins connues. Ainsi, le *Peer Gynt*, d'Ibsen, a-t-il été traduit en 2006 via l'allemand.

Singulièrement, enfin, les auteurs dont les œuvres théâtrales sont généralement traduites dans de nombreux pays, comme Thomas Bernhard, George Bernard Shaw, Eric-Emmanuel Schmitt, sont majoritairement traduits vers le turc pour leurs textes en prose.

L'état des lieux a amplement souligné pour la traduction des œuvres turques les différences existant entre les pays anciennement rattachés à l'empire Ottoman et/ou les pays des Balkans ayant une minorité turcophone importante, et les autres pays d'Europe centrale et orientale. Cependant, Virginie Symaniec souligne que cette différence numérique ne joue pas en faveur du théâtre turc, dont le seul auteur traduit, souvent via le russe du temps de la Guerre froide, est Nazim Hikmet. De fait, elle remarque que « la quantité d'œuvres théâtrales traduites et éditées depuis la fin des années 1980 entre la Turquie et

les pays d'Europe centrale et orientale semble avoir régressé », vraisemblablement pour des raisons idéologiques.

Contrairement à ce que l'on a pu observer pour le roman, l'attribution du prix Nobel de littérature à Orhan Pamuk ne semble pas avoir bénéficié au théâtre turc, remarque Virginie Symaniec. Et la même remarque pourrait être faite pour l'attribution du prix Nobel à Naguib Mahfouz, qui a bénéficié à la littérature arabe, mais nullement au théâtre égyptien.

Face à cette rareté presque partout constatée, on constate en contrepoint la richesse du catalogue de la maison d'édition l'Espace d'un instant, liée à l'activité théâtrale de la Maison de l'Europe et de l'Orient (Paris), qui s'inscrit dans un intérêt plus large pour la traduction théâtrale, avec le réseau européen des traducteurs de théâtre *Eurodram*. Cet exemple montre que, si le rôle des traducteurs dans la promotion d'œuvres théâtrales peu ou pas accessibles est incontestable, celui des institutions culturelles, associatives ou publiques, et de leurs directeurs artistiques est tout aussi crucial. Dans son étude sur la traduction du turc en finnois, Tuula Kojo montre que la mobilité des acteurs culturels, lorsqu'elle est nourrie par une réelle curiosité à l'égard de réalités artistiques inconnues, par une capacité de surprise, peut constituer un levier important pour la traduction théâtrale et, plus largement, pour le voyage des imaginaires et des esthétiques. A ce stade des repérages pour une future étude exhaustive sur la traduction théâtrale « entre les rives », il serait également intéressant de mesurer ce que les échanges centrés sur les artistes du spectacle vivant dans les Balkans, Turquie incluse, ont apporté en termes de circulation des œuvres entre les langues, par exemple au sein du réseau IETM, dans le festival Mladi Levi (Ljubljana), etc. Des initiatives récentes méritent également d'être signalées, comme le réseau *Kadmos* (2008), outil de coopération entre 4 grands festivals de l'espace euro-méditerranéen.

Last but not least, le programme TEDA, qui soutient la traduction des œuvres turques, inclut un volet théâtral significatif et ouvre sans doute des perspectives à l'ensemble des professionnels du théâtre pour favoriser la circulation du théâtre turc.

FAVORISER UNE MEILLEURE CONNAISSANCE DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE AU NIVEAU EURO-MÉDITERRANÉEN

Si les échanges artistiques, notamment dans le domaine du spectacle vivant, font l'objet d'une attention certaine dans l'espace euro-méditerranéen, leurs enjeux de traduction n'ont jamais été posés d'une manière collective et systématique. Ce chantier mérite d'être ouvert dans une double perspective :

- ↘ *Cerner les pratiques de traduction théâtrale dans la région euro-méditerranéenne, dans le cadre d'ateliers de travail engageant les professionnels, et mieux comprendre leur place dans les projets de coopération internationale existants. Une attention particulière devrait être portée ici aux enjeux de diversité linguistique.*
- ↘ *Conduire un état des lieux systématique de la traduction engageant une pluralité de réseaux et d'acteurs. Cet état des lieux implique nécessairement une réflexion non seulement sur le texte, mais sur les effets de traduction culturelle sur scène et avec le public et sur les conditions de réception d'une œuvre par le public.*

FAVORISER DES DYNAMIQUES DE TRADUCTION AU THÉÂTRE

- ↘ *Appuyer les programmes d'échange existants tout comme de nouvelles initiatives allant dans le sens d'une égalité des échanges et de processus de traduction réciproques.*
- ↘ *Introduire des formations en traduction théâtrale dans les cursus universitaires de traduction, et des formations en traduction dans les instituts de formation théâtrale.*
- ↘ *Valoriser la diversité linguistique et la nécessité de traduire le théâtre de langues moins usitées et/ou minoritaires.*

POUR UNE MÉMOIRE DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

- ↘ *Du fait de l'importance croissante des sur-titrages dans les représentations, il est important pour les théâtres comme pour les institutions apportant un soutien à la création théâtrale et à sa diffusion, de mener un travail raisonné d'archivage et de catalogage des pièces traduites pour le sur-titrage et qui n'ont pas fait l'objet d'une publication.*



BIBLIOTHÈQUES ET TRADUCTION

Par la place centrale qu'elles occupent dans les processus de transmission des savoirs, des imaginaires, de la pensée, des langues, les bibliothèques peuvent apporter une contribution précieuse au déploiement et au développement de la traduction. A partir du présent, elles ouvrent les archives d'une culture dans ses interactions avec les autres. Elles éveillent le goût des altérités, favorisent l'accès du plus grand nombre aux œuvres traduites, valorisent la présence d'ouvrages d'autres langues. Inscrites dans un territoire, où leur rôle dans la construction du commun est fondamental, elles se projettent dans les universels, du fait de leur mission encyclopédique initiale et de leur insertion dans les réseaux mondialisés d'accès aux savoirs. Le rapport quotidien qu'elles ont avec les lecteurs, d'où qu'ils viennent et quelle langue qu'ils parlent, se conjugue désormais avec l'accès numérisé à leurs fonds et à ceux d'autres bibliothèques ailleurs dans le monde.

Pour ces raisons, dès le lancement du projet «Traduire en Méditerranée » fin 2008 à Marseille, Transeuropéennes a souhaité mettre en chantier la question de la traduction dans les bibliothèques. Dans un premier temps, Transeuropéennes, en partenariat avec l'Institut du monde arabe et le ministère de la Culture et de la Communication, a choisi d'explorer le terrain français autour d'une question simple : «Quelle place des auteurs arabes dans les bibliothèques françaises ? » Deux journées d'étude ont permis d'ouvrir un espace de réflexion collective très fructueux, qui doit désormais s'étendre à d'autres pays de la région euro-méditerranéenne, sur la base de questions plus larges.

Une méconnaissance des œuvres traduites

Cependant, quelques lignes de force méritent d'être dégagées. Il n'y a pas vraiment de politique d'acquisition des auteurs arabes, en traduction ou en arabe, dans les bibliothèques françaises. Les exceptions à cet état de fait sont liées aux compétences personnelles des acteurs, à la capacité des bibliothécaires à convaincre leurs collègues et leur institution, plus rarement à une démarche collective et construite sur la durée. La proportion des titres achetés par rapport au nombre total d'œuvres traduites de l'arabe paraissant chaque année en français est faible. Il existe une méconnaissance de la production arabe traduite, qui explique une certaine méfiance des bibliothécaires vis-à-vis des contenus, en particulier dans le domaine de la religion et de la société. Cette méconnaissance est amplement due à l'absence de comptes-rendus ou de critiques sur les livres traduits de l'arabe dans les journaux professionnels et à l'absence d'institutions ou associations valorisant ces parutions. Le déficit de moyens et d'opportunité pour inviter des auteurs arabes renforce ces difficultés. Sur ces deux volets, l'Institut du monde arabe, en France, ne paraît pas jouer le rôle que l'on pourrait attendre de lui aux niveaux tant français qu'euro-péen.

Développé sur une question pointue par rapport aux perspectives euro-méditerranéennes de l'état des lieux, cette réflexion sur les pratiques des bibliothécaires sert néanmoins de creuset pour un futur travail en réseau. Il devra être poursuivi, amplifié, adapté, car les études menées pour l'état des lieux soulignent toute l'importance de réfléchir à la diffusion et à la réception des œuvres traduites. Les études de l'état des lieux apportent par ailleurs des informations précieuses quant à d'autres aspects touchant au cœur de métier des bibliothécaires.

Notices, normes, classements

Tout d'abord, et pour revenir à l'épineuse question des données bibliographiques, les notices bibliographiques des livres traduits dans les catalogues des bibliothèques sont souvent lacunaires, y

compris dans les catalogues de nombreuses bibliothèques nationales. Le titre original de l'œuvre traduite, le nom de l'auteur dans la langue d'arrivée et dans la langue source, le nom du traducteur, la langue de traduction font souvent défaut. Les erreurs de transcription entre graphies différentes sont courantes.

Fin 2009, dans le cadre d'une journée d'étude sur la traduction des sciences humaines et sociales organisée par l'Institut français du Proche-Orient (IFPO) et *Transeuropéennes* à Beyrouth, Elsa Zakhia, bibliothécaire de l'IFPO, avait rendu compte d'un rapide sondage sur le catalogage des livres traduits dans trois bibliothèques universitaires de Beyrouth, d'où il ressortait des informations très intéressantes quant aux effets de partition des savoirs en fonction des langues. A partir de deux exemples d'auteurs libanais connus, ayant des livres en plusieurs langues (arabe, anglais et français), certains écrits en arabe, d'autres en français, certains traduits, d'autres non, elle relevait entre bibliothèques non seulement des différences de politique d'achat, mais aussi des partis pris de catalogage conduisant à des variations de résultats saisissantes sur un même fond – selon que le nom de l'auteur était tapé en caractère latin ou en caractère arabe.

Ensuite, les problèmes posés par la classification Dewey, fondée sur le découpage occidental des savoirs, rendent l'indexation et la recherche sur les œuvres classiques arabes ou ottomanes complexes. Dans les bibliographies collectées par les auteurs des études, le classement d'un auteur peut varier entre «sciences humaines et sociales », «religion », «philosophie »...

Enjeux de numérisation

Dernier domaine d'intérêt, peut-être le plus important en termes de coopération culturelle euro-méditerranéenne, la numérisation des fonds patrimoniaux des bibliothèques n'a pas pour l'heure donné lieu à une réflexion sur les enjeux de traduction relatifs à ce processus : quel statut pour les œuvres traduites, en tant qu'elles participent du patrimoine ? Quelles stratégies de traduction pour l'accès aux œuvres numérisées ? Un chantier sera donc ouvert sur ces questions en 2012 dans le cadre de la poursuite de l'état des lieux.

LA NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE DU LIVRE TRADUIT

Dans chaque pays, un effort spécifique doit être mené par les bibliothèques sur les notices bibliographiques des titres traduits, dans la mesure même où l'information est fournie par l'éditeur. Doivent être mentionnés le titre original de l'œuvre traduite, le nom de l'auteur dans la langue d'arrivée et dans la langue source, le nom du traducteur, la langue de traduction.

LA CONSTITUTION DES FONDS

Au niveau des villes ou des régions, les bibliothécaires peuvent se sentir démunis quant aux choix des livres à acquérir, compte-tenu du défaut d'information dans la presse professionnelle, dans les organisations professionnelles. Des alliances sont nécessaires entre bibliothécaires, mais aussi avec des lecteurs plus spécialisés, des associations.

La mise en place de politiques d'acquisition plus diversifiées (diversité des langues sources et des auteurs) doit être encouragée par les organismes de tutelle des bibliothèques.

RENDRE LES ŒUVRES TRADUITES PLUS ACCESSIBLES

L'accessibilité des œuvres traduites passe par une bonne lisibilité dans le catalogue, une bonne mise en place dans la bibliothèque, un accompagnement des lecteurs. Les bibliothécaires doivent être aidés dans ce sens.

Des pratiques très différentes existent quant à la séparation entre œuvres traduites et œuvres en langue originale dans l'espace de la bibliothèque. Elles sont souvent le reflet de rapports complexes à la diversité des sociétés et de ses composantes. Une meilleure connaissance de ces pratiques paraît souhaitable.

CONTRIBUER AU COMMUN

Dans les anciennes fonctions qui leur étaient dévolues au Moyen Age ou à la Renaissance, les bibliothèques étaient des lieux de lecture, de traduction, de disputatio, de formation des savoirs.

Dans le sens d'une mise en commun élargie au plus grand nombre, les bibliothèques pourraient contribuer à désenclaver le livre traduit en organisant autour des auteurs et de leurs traducteurs des rencontres publiques, accompagnées d'ateliers de traduction ou de lecture, en lien avec les éditeurs et d'autres institutions.

UN ENJEU DE LA COOPÉRATION EURO-MÉDITERRANÉENNE

Les aspects de bibliothéconomie comme la réflexion sur les missions des bibliothèques dans l'espace euro-méditerranéen appellent une réflexion associant les bibliothèques nationales, universitaires, municipales, les réseaux et associations de bibliothécaires ...

Dans le même temps, les chantiers de numérisation des fonds patrimoniaux des bibliothèques se font à un rythme accéléré, sans que le temps ait nécessairement été pris pour mesurer les enjeux de traduction qui s'y rapportent.

C'est sur ces deux thématiques que plusieurs partenaires de l'état des lieux souhaitent en 2012 bâtir un axe de travail.

CONCLUSION

L'état des lieux révèle des inégalités quantitatives et qualitatives considérables dans l'échange, du point de vue de ce qui est traduit, de la manière dont on traduit ou dont les œuvres traduites sont signalées et mises en valeur dans les médias, les librairies, les bibliothèques. Les hégémonies culturelles se manifestent non seulement dans le choix des langues et des œuvres traduites prioritairement, mais dans les mécanismes de légitimation des œuvres à traduire, ainsi que dans les processus de traduction via des langues tierces. L'histoire et les réalités géopolitiques contemporaines, au premier rang desquels le conflit Israël/Palestine, influent visiblement sur les intérêts, engouements, désintérets, rejets. La persistance d'une construction orientaliste de l'autre, le maintien de stéréotypes réducteurs et de mécanismes de censure et d'autocensure constituent autant de filtres à travers lesquels, «entre les rives», la part de l'autre est à la fois réduite et ramenée au connu. Enfin les processus de mondialisation économique et la marchandisation croissante des biens culturels se font manifestement au profit d'une homogénéisation autour de produits commerciaux phares au détriment d'une réelle diversité des expressions culturelles et de leur mise en traduction. Dans le même sens, l'absence ou la disparition progressive de formations universitaires de haut niveau pour les langues et les cultures perçues comme les moins porteuses économiquement entraîne de part et d'autre, entre les rives, des déficits de savoirs, de compétences, de capacités de médiation, et, par conséquent, des pans d'ignorance supplémentaires.

L'état des lieux interpelle donc les politiques publiques, tant au niveau gouvernemental qu'intergouvernemental. L'enjeu de la traduction dans la région euro-méditerranéenne ne se résume pas aux réalités du marché, dont il faudrait d'ailleurs, en matière de livres, vérifier les conditions d'équité. Renverser les tendances, c'est se donner les moyens d'agir sur les contextes et de venir en appui à celles et ceux qui, aujourd'hui, prennent, en tant qu'éditeurs, le risque d'un travail de qualité «entre les rives». Dans la plupart des pays de l'Union pour la Méditerranée, les traductions de qualité entre l'arabe, les langues de l'Union européenne, le turc, l'hébreu sont en général portées par des éditeurs indépendants, généralistes ou spécialisés. Dans le monde arabe, les éditeurs privés jouent également un rôle croissant dans la publication d'œuvres traduites. Sans l'aide de programmes d'aide à la traduction, privés ou publics, ces chantiers sont voués à l'inexistence ou à la précarité. Mais ces aides doivent respecter l'autonomie des éditeurs, la cohérence sur le long terme de leurs choix, l'intégrité de l'œuvre originale et de sa traduction, s'assurer du respect des droits et de la rémunération du traducteur, veiller à la qualité de la traduction. Plus généralement, de nouvelles solidarités entre programmes d'aide à la traduction et éditeurs doivent être inventées, qui ne fassent pas l'économie d'une prise en compte du lecteur. Car la question de savoir pour qui l'on traduit paraît trop rarement posée.

La traduction n'est pas non plus séparable d'une émancipation générale des œuvres de l'imaginaire et de la pensée à l'égard des censures et des censeurs. L'état des lieux révèle à quel point la foudre de la censure et le poids de la surveillance sociale se portent volontiers sur le traducteur, volontiers accusé de trahison à l'ordre de la communauté ou de déloyauté. Comme le soulignent aujourd'hui de nombreux intellectuels du monde arabe, les révolutions et les soulèvements ne s'arrêtent pas à la démocratisation des institutions politiques, mais appellent à une réelle émancipation culturelle – émancipation que l'Union européenne, dans le cadre de l'Union pour la Méditerranée, doit faciliter et appuyer, mais qu'elle ne peut en aucun cas orienter ou dicter.

L'état des lieux révèle de nombreux points aveugles, des impensés, au premier rang desquels figure la traduction des sciences humaines et sociales, avec ses nombreux enjeux : langues de traduction et langues de production des savoirs, contextes de production et besoins d'émancipation des savoirs à l'égard des régimes autoritaires et à l'égard des logiques de marchandisation, nature des savoirs traduits, conditions de diffusion et de réception des œuvres traduites, etc.

La traduction n'est pas seulement une affaire de traducteurs et d'éditeurs. Elle est un enjeu pour la société toute entière, à la mesure des défis posés par la diversité des expressions culturelles et de leurs entrelacements – par les mouvements de migration, les nouveaux médias, les multiples traversées de frontières, les mouvements de libération. Le rôle fertile des intellectuels immigrés pour faire connaître et entendre, là où ils sont, d'autres langues, d'autres représentations du monde, d'autres interprétations du réel, doit être salué. De même, le voyage des étudiants dans la période de leur formation, leur accueil et leur insertion dans le tissu social et de recherche, sont autant de promesses de liens fructueux après leur retour. Toute une génération de grands traducteurs arabes s'est ainsi formée dans les années 1960 à 1980. Mais, aujourd'hui, les jeunes générations n'obtiennent plus ni bourse, ni visa (ou au compte-goutte) et ne sont pas en condition d'assurer une relève. En ces temps de courte vue en matière de politiques de visas, particulièrement au sein de l'Union européenne, ce fait mérite d'être souligné.

Il est d'usage de parler, de nos jours, de mobilité des acteurs culturels. A la lumière de l'état des lieux, mais aussi pour s'inscrire dans une mémoire longue de la traduction en Méditerranée, on parlera plus volontiers de voyage, parce que ce mot dit le déplacement non seulement physique, mais mental, et l'inscrit dans une temporalité plus longue, plus réflexive, que la mobilité. Les traducteurs, mais aussi les éditeurs de livres et/ou de revues, ou encore les libraires, les bibliothécaires, ont bénéficié de peu d'attention en la matière. Voyager, résider, avoir la possibilité de se former à l'université mais aussi tout au long de la vie, de se rencontrer et de réfléchir ensemble pour imaginer des projets communs : les acteurs de la traduction n'ont pas moins besoin que les artistes ou les autres opérateurs culturels de telles possibilités. Et le lecteur en est en dernier ressort le bénéficiaire.

On pourrait à juste raison rétorquer au constat d'inégalités et de déficit de relation que fait le présent état des lieux que les processus de traductions ont toujours été intrinsèquement inégalitaires, reflets des enjeux de puissance et de domination. Paru dans la foulée du 11 Septembre et l'année même du déclenchement de la guerre en Irak, le rapport du PNUD de 2003 sur la société de la connaissance dans le monde arabe soulignait la faible quantité d'œuvres traduites dans le monde arabe et le retard accumulé dans la production et la diffusion des savoirs. Il fut amplement instrumentalisé pour stigmatiser un monde arabo-musulman en déficit de traduction, fermé sur lui-même, par opposition à un Occident qui serait traducteur et curieux de l'autre. Depuis lors, Richard Jacquemond a montré ¹ que ce rapport qui fit grand bruit s'appuyait sur des données incomplètes, peu fiables, et sur une méthode discutable. Et l'ensemble des études de l'état des lieux confirme que la réalité est sensiblement différente du paysage brossé par le PNUD. Plus récemment, c'est le rôle et la part des traductions arabes des œuvres grecques dans l'Occident médiéval qui fut mise en cause ², réduite à portion congrue, amenant un collectif de chercheurs de renom à démentir les thèses ainsi avancées et à dénoncer ce qu'Irène Rosier-Catach, Marwan Rashed, Alain de Libera et Philippe Büttgen ³ ont ainsi résumé : « La nouveauté est là : l'Islam est devenu enjeu de controverses inséparablement politiques et érudites. L'islamophobie est devenue savante. »

En contrepoint de la nature intrinsèquement inégalitaire des processus de traduction, on opposera aussi, en écho aux recommandations découlant de l'état des lieux, que les périodes d'apogée dans l'espace méditerranéen et européen sont associées à une pensée et une politique de traduction privilégiant le voyage des idées, des imaginaires et des hommes et l'accueil des hommes et des savoirs d'autres langues-mondes. Quelques uns de ces moments servent d'amer pour une future navigation entre les rives : l'Alexandrie de la Bibliothèque et de la Bible Septante, l'époque abbasside des Maisons de la Sagesse, avec la célèbre Beit Al Hikma ⁴, à Bagdad, où l'on collectait, traduisait et discutait les savoirs grecs, persans, indiens et même chinois, la Palerme du royaume normand de Sicile, où les savants arabes étaient reçus et traduits, la Tolède de l'emblématique Ecole des traducteurs à partir du XIII^e siècle, dont les traductions de l'arabe, de l'hébreu en latin constituèrent un tournant pour les savoirs en Europe, le Caire de la Nahda, le mouvement de renaissance arabe qui s'appuya notamment sur la création d'une école de traduction et sur une politique de diffusion des œuvres, la florissante Beyrouth des années 1960, avec l'éclosion très dense de la production intellectuelle, littéraire, artistique, traductions comprises. D'autres repères encore pourraient être cités, s'agissant de nourrir une mémoire longue et une histoire des traductions et des interculturalités dans l'espace euro-méditerranéen – beau chantier en perspective.

Aujourd'hui, à contre-courant de la tendance qui prévaut dans la globalisation des échanges, c'est donc le sens même de la langue comme rapport au monde et de la traduction comme mode de relation aux altérités qu'il faut mettre en avant. Car on aurait tort de penser que le fait de parler une seule langue étrangère plus ou moins bien suffit à se comprendre. La polyphonie des langues est aussi la polyphonie des mystères qu'elles constituent les unes pour les autres. La confrontation à l'intraduisible dont la philosophe Barbara Cassin écrit qu'il est « ce qu'on ne cesse pas de [ne pas] traduire ⁵ », donc à l'intraduisible comme invitation à traduire plus et davantage, rejoint paradoxalement le choix de cinéastes comme Jean-Luc Godard ou Jim Jarmush de laisser entendre dans leurs films les langues dites étrangères, c'est-à-dire de faire l'épreuve de l'étrangeté – quitte à faire naître un insatiable besoin de traduction, un insatiable désir de l'autre.

1 Richard Jacquemond, « Les Arabes et la traduction : petite déconstruction d'une idée reçue », *La pensée de midi* 2/2007 (N° 21), p. 177-184.

2 Sylvain Gouguenheim, *Aristote au Mont-Saint-Michel. Les racines grecques de l'Europe chrétienne*, Paris, Seuil, « L'Univers historique », 2008.

3 Irène Rosier-Catach, Marwan Rashed, Alain de Libera, Philippe Büttgen *Les Grecs, les Arabes et nous*, Fayard, Paris, 2009. Voir également : http://www.transeuropeennes.eu/fr/articles/114/Les_Grecs_les_Arabes_et_nous

4 Détruite en 2003 lors de l'invasion de l'Irak par les bombardements de la coalition emmenée par les Etats-Unis.

5 Introduction au *Vocabulaire européen des philosophies*, Seuil/Le Robert, Paris, 2004 [p.XVII]

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1	13
Répartition des ouvrages traduits de l'arabe par langues	
Figure 2	14
Nombre de livres traduits du turc dans les 20 à 25 dernières années	
Figure 3	14
Nombre de livres traduits de l'hébreu dans 5 langues (1995-2010)	
Figure 4	16
Estimation en pourcentage des livres traduits de l'anglais et du français en arabe (1990-2010)	
Figure 5	16
Répartition des traductions en arabe par langues et par types d'ouvrages	
Figure 6	17
Traductions en turc 1987-2010	
Figure 7	17
Traductions en hébreu (1985-2010)	
Figure 8	37
Evolution des traductions en arabe des sciences humaines et sociales (1990-2009)	
Figure 9	37
Répartition des traductions en arabe des sciences humaines et sociales par langues (2000-2009)	
Figure 10	38
Répartition en pourcentage des traductions en arabe (SHS) par champs disciplinaires (2000-2009)	

ANNEXES

1. Synthèses

- La traduction de et vers l'arabe, Richard JACQUEMOND, traducteur littéraire et professeur de littérature arabe moderne (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- La traduction de et vers l'hébreu, Yaël LERER, fondatrice de la maison d'édition Andalus et auteure (*Transeuropéennes*, Paris).
- La traduction de et vers le turc, Hakan ÖZKAN, traducteur et chercheur en littérature arabe et en dialectologie grecque (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- La traduction et l'édition dans le monde arabe, Franck MERMIER, directeur de recherche CNRS, (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Le statut socio-économique du traducteur littéraire dans la région euro-méditerranéenne, Martin DE HAAN, traducteur littéraire et président du CEATL (*Transeuropéennes* et le Ministère français de la culture, Paris).
- Traduire la littérature, Ghislaine GLASSON DESCHAUMES, directrice de *Transeuropéennes* et chercheuse, (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Traduire les sciences humaines et sociales, Ghislaine GLASSON DESCHAUMES, directrice de *Transeuropéennes* et chercheuse, (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Traduire le théâtre, Ghislaine GLASSON DESCHAUMES, directrice de *Transeuropéennes* et chercheuse, (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie)
- Bibliothèques et traduction, Ghislaine GLASSON DESCHAUMES, directrice de *Transeuropéennes*, chercheuse (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie)

2. Etudes transversales

- Traduction arabe des sciences humaines et sociales, Hasnaa DESSA, étudiante en management culturel et Mohamed-Sghir JANJAR, directeur adjoint de la Fondation du roi Abdul-Aziz (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et la Fondation du roi Abdul-Aziz pour les études islamiques et les sciences humaines, Casablanca).
- Traduction de la littérature de jeunesse en Méditerranée, Mathilde CHÈVRE, doctorante en littérature enfantine dans les pays arabes, auteure et directrice éditoriale (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- La place des œuvres théâtrales arabes dans les bibliothèques françaises, Mountajab SAKR, spécialiste du théâtre contemporain arabe (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Le statut du traducteur en Turquie, Association turque de traducteurs littéraires ÇEV BİR (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et l'Association turque de traducteurs littéraires ÇEV BİR, Istanbul).
- La traduction en Algérie, Lazhari LABTER, éditeur (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- La traduction en Tunisie, Jalel AL-GHARBI, auteur, poète et traducteur littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- La traduction théâtrale de et vers l'arabe, Jumana AL-YASIRI, opératrice culturelle indépendante et auteure (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- La traduction théâtrale de et vers le turc, Virginie SYMANIEC, docteur en études théâtrales et spécialiste de la dramaturgie biélorusse (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

3. Etudes par paires de langues

De l'arabe

- En italien, Mariangela MASULLO, enseignante en langue et littérature arabes (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et l'Università Orientale, Naples).
- En français, Emmanuel VARLET, traducteur littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Dans les quatre langues d'Espagne, Ana Belén DÍAZ GARCÍA, chercheuse et Bachir MAHYUB RAYAA, chercheur et interprète, (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et la Escuela de Traductores de Toledo, Tolède).
- En bosniaque, Amina ISAMOVIĆ et Mirnes DURANOVIĆ, traductrices littéraires (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En bulgare, Nedelya KITAEVA, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En croate, Tatjana PAIĆ-VUKIĆ, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En tchèque, Barbora ČERNÁ, de l'université Charles (Prague) et Štěpán MACHÁČEK, professeur à l'université d'Ain Shams (Le Caire) (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En lituanien, Oleg VOLKOV, de l'université de Vilnius (Lituanie) (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En macédonien, Teon DZINGO, de l'Institut d'histoire nationale, Université Saints "Cyril et Methodius" (Skopje) (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En polonais, Marcin MICHALSKI, traducteur littéraire (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En roumain, Anamaria ALEXANDRU, Dodiță ANDRA-RAMONA, Ionită ROXANA-IOANA, Lixandru MONICA-ALINA sous la supervision de Laura Mariana SITARU, de l'université de Bucarest (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En serbe, Dragana DJORDJEVIC, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En slovaque, Marek BRIEŠKA du Ministère des affaires étrangères de la République de Slovaquie (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En slovène, Barbara SKUBIC, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En anglais (littérature seulement), Alexandra BÜCHLER, directrice de Literature Across Frontiers et Alice GUTHRIE, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Literature Across Frontiers, Aberystwyth).
- En allemand, Mona NAGGAR, journaliste et éditrice (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En finnois, Maria PAKKALA, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En portugais Catarina BELO, professeur de philosophie à l'American University of Cairo et traductrice (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

Vers l'arabe

- Du français en Egypte et au Machreq, Emmanuel VARLET, traducteur littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- De l'anglais (littérature seulement), Sameh Fekry HANNA, maître de conférences en études de traduction et en l'arabe à l'université de Salford (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- De l'italien, Chiara DIANA, doctorante en histoire sociale de l'Egypte (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et l'Università Orientale, Naples).
- Des langues de l'union européenne et du turc dans les pays du golfe, Ali HAJJI, doctorant en sciences du langage (*Transeuropéennes*, Paris).
- Des langues de l'Union européenne et du turc dans les pays du Maghreb, Sarra GHORBAL, titulaire d'un Master en Métiers du livre (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Des quatre langues d'Espagne, Ana Belén DÍAZ GARCÍA, chercheuse et Bachir MAHYUB RAYAA, chercheur et interprète (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et la Escuela de Traductores de Toledo, Tolède).

- Des langues d'Europe de l'est, Next Page Foundation
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- Du néerlandais, Djûke POPPINGA, traductrice littéraire
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- De l'allemand, Mona NAGGAR, journaliste et éditrice
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Du finnois, Maria PAKKALA, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Du portugais, Catarina BELO, professeur de philosophie à l'American University of Cairo et traductrice
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

Du turc

- En italien, Lea NOCERA, enseignante de langue et de littérature turques
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et l'Università Orientale, Naples).
- En français, Nil DENIZ, responsable de projets artistiques et culturels
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En espagnol, Rafael CARPINTERO ORTEGA, traducteur littéraire
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En tchèque, Petr KUČERA, traducteur littéraire et professeur à l'université Charles (Prague)
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En bulgare, Aziz Nazmi ŞAKIR-TAŞ, traducteur littéraire
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En croate, Neven UŠUMOVIĆ de l'université de Zagreb et Ekrem ČAUŠEVIĆ, professeur
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En lituanien, Justina PILKAUSKAITĖ KARINIAUSKIENĖ, de l'université de Vilnius (Lituanie)
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En macédonien, Dragan ZAJKOVSKI, de l'Institut d'histoire nationale, université Saints "Cyril et Methodius"
(Skopje) (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En polonais, Magdalena JODŁOWSKA-EBO, de l'université Jagiellonian (Cracovie)
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En serbe, Mirjana MARINKOVIĆ, de l'université de Belgrade (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En slovaque, Gabriel PIRICKÝ, de l'Académie slovaque des sciences (Bratislava)
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En bosniaque, Amina ISANOVIĆ et Mirnes DURANOVIĆ, traductrices littéraires
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Next Page Foundation, Sofia).
- En grec, Hakan ÖZKAN, traducteur et chercheur en littérature arabe et en dialectologie grecque
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En allemand, Hakan ÖZKAN, traducteur et chercheur en littérature arabe et en dialectologie grecque,
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En finnois, Tuula KOJO, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En danois, Wolfgang SCHARLIPP, traducteur littéraire
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En suédois, Elżbieta ŚWIĘCICKA, enseignante de langue et littérature turques
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- En anglais en Grande-Bretagne et en Irlande (littérature seulement),
Duygu TEKGÜL, doctorante en sociologie et spécialiste de traduction littéraire
(*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Literature Across Frontiers, Aberystwyth).

Vers le turc

- Des langues de l'Union européenne, Zeyno PEKUNLU, doctorante en études culturelles
(*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- De l'arabe (littérature seulement), Hakan ÖZKAN, traducteur et chercheur en littérature arabe et en dialectologie grecque (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

- Du grec, Hakan ÖZKAN, traducteur et chercheur en littérature arabe et en dialectologie grecque (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Du suédois, Annika SVAHNSTRÖM, traductrice littéraire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

De l'hébreu

- Dans les quatre langues d'Espagne, Beatriz GONZÁLEZ GONZÁLEZ, chercheuse (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et la Escuela de Traductores de Toledo, Tolède).
- En anglais en Grande-Bretagne et en Irlande (littérature seulement), Jasmine DONAHAYE, auteure (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et Literature Across Frontiers, Aberystwyth).
- En néerlandais, Ran HACOEN, traducteur littéraire et universitaire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

Vers l'hébreu

- Des langues de l'Union européenne, de l'arabe et du turc, Yaël LERER, fondatrice de la maison d'édition Andalus et auteure (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).
- Des quatre langues d'Espagne, Beatriz GONZÁLEZ GONZÁLEZ, chercheuse (*Transeuropéennes*, Paris, la Fondation Anna Lindh, Alexandrie et la Escuela de Traductores de Toledo, Tolède).
- Du néerlandais, Ran HACOEN, traducteur littéraire et universitaire (*Transeuropéennes*, Paris et la Fondation Anna Lindh, Alexandrie).

**Transeuropéennes remercie chaleureusement
tous les auteurs dont les études et synthèses
ont concouru à l'état des lieux**

**pour leur participation et leur implication dans le projet,
les membres du réseau Traduire en Méditerranée :**

Raed Bader Université de Birzeit, Ali Ben Makhoul *philosophe*, Omar Berrada *écrivain et traducteur*, Bernard Botiveau *IREMAM*, Barbara Cassin *philosophe*, Luis Miguel Perez Cañada *Escuela de Traductores de Toledo*, Abdessalam Cheddadi *Institut universitaire de la recherche scientifique (Rabat)*, Francesca Corrao *Université Orientale*, Rami Daher, *architecte-urbaniste*, Maria Donzelli *Centre d'études des cultures méditerranéennes*, Yana Genova *The Next Page Foundation*, Gamal Al Ghitany *écrivain*, Yves Gonzalez-Quijano *Institut français du Proche-Orient*, Gérard Grunberg *Bibliothèque nationale de France*, Martin de Haan *Conseil européen des associations de traducteurs littéraires*, Mahmoud Abou Hashhash *Fondation Qattan*, Sofiane Hadjadj *Editions Barzakh*, Richard Jacquemond *Université Aix-Marseille*, Ferda Keskin *Université Bilgi*, Driss Khrouz, *Bibliothèque nationale du Royaume du Maroc*, Tahar Labib *Organisation arabe de la traduction*, Yaël Lerer *éditions Al Andalus*, Mohamed-Sghir Janjar *Fondation du Roi Abdul-Aziz Casablanca*, Mustapha Laarissa *Université de Marrakech*, Elisabeth Longuenesse *Institut français du Proche-Orient*, Franck Mermier *Laboratoire d'anthropologie urbaine/IIAC*, Margaret Obank *Banipal*, Hakan Özkan *chercheur et traducteur*, Hans Schiler *Hans Schiler Verlag*, Müge Gürsoy Sökmen *Metis Publishing*, Françoise Wuilmart *Collège européen des traducteurs littéraires*.

pour leurs conseils et contributions :

Fethi Benslama, Frank Berberich, Humphrey Davies, Marie Elias, Iman Farag, Sarra Ghorbal, Khaled Al Maaly, Philippe Le Moine, Abderrahman Rachik, Fayez Suyyagh, Carlos Toner, Emmanuel Varlet

pour leur aide dans les collectes bibliographiques :

Marius Tukaj *Index Translationum/UNESCO*
Ute Reimer Goethe *Institut Cairo*, Hasmig Chahinian *La Joie par les livres*
Dominique Bergouignan, Anne-Elisabeth Buxtorf, Roselyne Déry, *Institut français*
Tomasz Pindel *Institut polonais du livre*, Katarina Bednarova *Association des traducteurs slovaques*, Jürgen Jakob Becker *Literarisches Colloquium*

pour leur confiance, leur appui et leur implication :

Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh pour le dialogue entre les cultures
André Azoulay, président

Andreu Claret, directeur général

Gemma Aubarell, directrice des programmes

ainsi que Chaymaa Ramzy, chargée des programmes multi-annuels

Ministère de la Culture et de la Communication (France)

Jean-François Chaintreau, chef du Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation, Secrétariat Général

Xavier North, Délégué général à la langue française et aux langues de France

Brigitte Favarel, sous-directrice des affaires européennes et internationales

Hélène Hatzfeld, département de la recherche,

de l'enseignement supérieur et des technologies

Institut français

Paul de Sinety, directeur du département Livre et promotion des savoirs

ainsi que

Alain Le Roy et Serge Telle, Ambassadeurs successivement en charge de l'Union pour la Méditerranée

Michèle Gendreau-Massalou, Recteur et conseiller d'Etat honoraire

Une publication de *Transeuropéennes*, revue internationale de pensée critique,
publiée sur www.transeuropeennes.eu

Editeur : Assemblée transeuropéenne pour traduire entre les cultures
132, rue du Faubourg Saint-Denis F-75010 Paris
contact@transeuropeennes.eu
www.transeuropeennes.eu

Un projet conduit par Transeuropéennes
et la Fondation euro-méditerranéenne Anna Lindh
pour le dialogue entre les cultures
avec :

CEATL



ifpo



LITERATURE
ACROSS
FRONTIERS



BANIPAL

